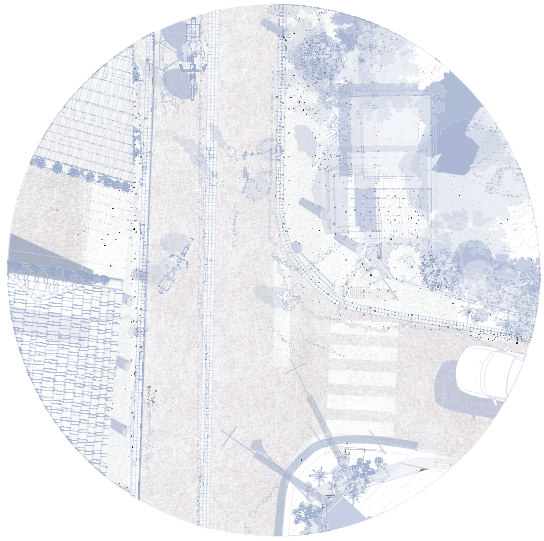
RUPTURE MEMORIELLE

une urbanisation générique du territoire rural

RUPTURE MEMORIELLE

une urbanisation générique du territoire rural



Manon Pinget

Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne
ENAC - Section d'Architecture

Enoncé Théorique de Master
2020 - 2021

Sous la direction de
Dieter Dietz - Professeur responsable de l'Enoncé Théorique
Jo Taillieu - Directeur Pédagogique

A mon père,
à la mémoire de son souvenir.

Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.[1]

– MARCEL PROUST –

[1] Marcel PROUST. *Du côté de chez Swann*. Paris, Gallimard, 1988. p. 527.

PREFACE

A l'origine de la réflexion il s'agit d'abord d'un constat, celui d'un sentiment de malaise. Après avoir vécu depuis toujours dans le même « village », je m'en absente pendant plusieurs mois consécutifs. A mon retour, je suis frappée par ce que je vois, ou plutôt par ce que je ne vois plus. Sous certains points, je ne reconnais plus l'endroit où j'ai grandi, je le regarde avec une vision nouvelle sans doute influencée par le début de mes études d'architecture. Il me semble que les constructions se sont développées de manière abrupte. Les premières secondes, je peine à me souvenir de ce qui se trouvait là auparavant, et pour cause j'ai perdu tout point de repère. Le sol, y compris, a été profondément remodelé, sa topographie réinventée, le rapport au paysage rompu. Petit à petit je me remémore les évènements ou souvenirs quelconques liés de près ou de loin à ces couches désormais invisibles de la mémoire. De cette incompréhension résulte une série d'interrogations: quelle est l'histoire de ce site, sa lecture paysagère ? quelles sont les textures de mémoire associées ? Quels changements ont été opérés ? Le malaise ressenti est-il partagé collectivement ? Comment l'épaisseur mémorielle se révèle-t-elle être effacée? Comment la faire survire, la transmettre ? Comment recréer ce rapport à la mémoire tout particulièrement dans un contexte de développement toujours plus intense ? Quelles conséquences dans la pratique architecturale ?

Ainsi, et afin de tenter de répondre à ces questions, il s'impose d'aller à la rencontre des habitants, de questionner leur ressenti, leur histoire, leur vécu, leurs souvenirs et par deçà de recomposer une mémoire collective, nécessairement subjective. Dès lors, l'idée de la carte postale, chère au format de cet énoncé, émerge. Elles sont une collection, un souvenir, un témoignage, un moyen de communication et d'échange. Elles racontent tout, des développements de la société aux temps forts de la vie rurale et urbaine. Paul Eluard les appelle les « petit trésors de rien du tout ».

La tentative de reconstitution de l'archive ne se veut pas exhaustive. Les recherches ont débutées par la consultation d'une histoire « officielle » au sein des archives départementales pour se rendre finalement auprès des habitants du village afin d'écouter leurs témoignages, leur histoire et leurs souvenirs. Souvent natifs de Cranves-Sales, ils y ont passé leur vie, participé à son élaboration, à sa modification tant sociale que territoriale. Ils ont vu défiler plusieurs époques, modes de vie, politiques et font eux-aussi partie de la mémoire du village en leur qualité de véritables « personnages » des lieux,

membres de ma famille pour certains. Par cette démarche empirique, recherchant la multiplicité des discours, nous garderons en tête que tout discours historique, au sein d'institutions, se veut construit. En effet, les archives ne sont-elles pas constituées de ce dont l'Etat souhaite se souvenir ? L'Etat n'est-il pas en même temps coupable de la destruction d'un patrimoine culturel à l'image de la loi Jules Ferry de 1881 interdisant la pratique de langages régionaux au profit d'une uniformisation de la population et de sa plus grande mobilité à l'échelle du marché français ? A l'époque, chaque village a son patois, le vocabulaire varie quelques kilomètres plus loin seulement. Le vote de la loi sera vécu comme une véritable rupture, certains parleront même de génocides culturels conduisant à la perte d'une grande part de cultures locales pour rendre les populations plus adaptées à la société. Nous nous orienterons donc, au-delà de la mémoire institutionnelle glorifiante pour l'Etat et l'Eglise, vers une mémoire plus individuelle - et indépendante du discours officiel de l'Histoire de France -, moins monumentale donc mais néanmoins entièrement constituante de la mémoire du lieu.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mes professeurs Dieter Dietz et Jo Taillieu pour leur suivi, conseils et avis tout au long du semestre.
Merci également à Julien, Ruben et Vinh pour leur disponibilité et leur aide précieuse.

Mes remerciements vont à ma famille, pour le soutien incontestable au cours de ces six dernières années ainsi que leur encouragements, à mon père, pour m'avoir transmis son tendre regard sur la nature, le territoire et son village natal.

Je remercie chaleureusement Jean-Paul Maurice, Denis Thomas, Michelle Guebey, Raphaël Pascual, Marie et Sylvie Contat, Patrick Condevaux, Brigitte Poilvert, Marie-Louise Favrat, Claude Rodriguez, Angelo Ciamporcero, Jean-Marc Brusselle et Thérèse Perrière, pour avoir partagé avec moi quelques pages de leurs souvenirs, photographies ou archives, pour leurs témoignages touchants et leur bienveillance.

Mes derniers remerciements vont à Claire, Harry, Julie, Jeremy pour leur aide et les discussions, et, plus généralement aux belles amitiés nouées à l'epfl ainsi qu'à tous les ami.e.s, de plus longue date, toujours présents à mes côtés.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 16

I
Collection de souvenirs
Archive d'une identité territoriale 23

- 1 - Brève introduction contextuelle de l'archive 24

- 2 - Mémoires individuelles et collectives du village, entre récits et iconographies 25

Le lavoir de Rosses 26
La gare et le tram de La Bergue 44
La place de La Bergue 68
Le patrimoine naturel de la plaine de Rosses 86

II
Le territoire
Condensateur de mémoires plurielles 100

- 1 - Une définition obsolète du territoire 102

Un paysage construit 104
Une (re)définition du territoire 108
Le territoire et la notion de palimpseste. 110
Smithson et la temporalité du territoire 112

- 2 - Agriculture et mémoire, concomitance d'une disparition 116

Au commencement l'agriculture, vers une industrialisation du territoire 118
L'agriculture, en proie à l'urbanisation 118

- 3 - Cranves-Sales, révélateur d'un phénomène universel 120
Un regard tourné vers la campagne 122
Cranves-Sales, reflet de rupture mémorielle 124

CONCLUSION 142

BIBLIOGRAPHIE 144

INTRODUCTION

L'art de la mémoire est un vaste thème formé par des textures de mémoires de différentes natures qui se juxtaposent, se superposent, parfois s'influencent. La mémoire est un réseau d'informations étendu et multicouche faisant appel à chacun des sens d'une personne. La mémoire ce n'est pas seulement l'image que l'on a d'un lieu, influencée par des photographies consultées ultérieurement, c'est aussi toute sensation, odeur, bruit, qui, confrontés à notre conscience, agissent telle la madeleine de Proust sur nos souvenirs. La mémoire n'est pas une entité, elle est multiple. La mémoire n'est pas nécessairement fixée, elle est volatile jusqu'à ce qu'elle soit immortalisée par une photographie, des mots ou tout autre support physique transmissible. La mémoire est fragile, troublée, éphémère, reconstituée, construite. La mémoire est naturelle et spontanée ou artificielle et forcée. En effet, la mémoire se constitue inconsciemment comme elle se cultive. Au-delà de tout cela, la mémoire est évidemment propre à chaque territoire, à chaque individu ou groupe d'individus et est influencée, entre autres, par l'expérience, la culture, le mode de vie, l'époque, la société. On peut donc distinguer deux grandes catégories, la mémoire individuelle et la mémoire collective, qui ne font pas toujours l'objet d'une distinction stricte mais se juxtaposent, s'enchevêtrent et s'influencent. Nous reviendrons ultérieurement, à l'issue de cette introduction, sur ces notions théoriques.

Le présent énoncé théorique propose une réflexion sur le thème de la mémoire guidée par l'étude de la commune de Cranves-Sales, un territoire rural mouvant situé aux portes de Genève et s'inscrivant par conséquent dans l'agglomération du Grand Genève. Commune ayant profondément mutée ces cinquante dernières années et considérée il y a encore peu comme un village, elle quitte progressivement son statut de territoire ancré dans la ruralité pour se rattacher à l'expansion urbaine et péri-urbaine de l'agglomération transfrontalière, dont elle bénéficie des infrastructures de transports et des équipements.

En partant de cet exemple, nous étudierons par quels procédés l'urbanisation contribue à créer une rupture mémorielle au sein du territoire. Pour répondre à cela, nous nous appuierons sur quatre exemples, quatre fragments prélevés du territoire, étudiés dans leur épaisseur. Nous tenterons de constituer une collection de souvenirs – récits, iconographies–, une archive d'une identité territoriale et la palette générale d'expériences spatiales de ce village à différents moments de l'histoire. La première partie se veut immersive afin de préparer le lecteur à une lecture plus analytique en seconde partie, dans laquelle nous nous pencherons sur le cas du territoire, comme condensateur de mémoires plurielles, sur sa définition presque obsolète, et, par conséquent, sur la rupture mémorielle qu'il subit, notamment à cause de son urbanisation non maîtrisée. Les exemples précédemment présentés seront réutilisés pour illustrer les problématiques et enjeux de notre siècle. Des témoignages seront de nouveau ajoutés visant cette fois-ci à questionner le ressenti des habitants locaux, face au nouveau visage d'un village devenu ville.

Afin de s'assurer d'une bonne compréhension des notions théoriques de mémoire présentées ci-après en développement, nous étendrons l'introduction pour livrer un aperçu de quelques textures de mémoires en lien avec les théories développées.

Dans un premier temps, il convient de revenir aux origines de cet art de la mémoire, discipline largement oubliée mais présentant néanmoins des enjeux actuels, puis de proposer, au travers des écrits de Maurice Halbwachs et Edward T. Hall en particulier, deux grandes théories, évoquées précédemment, que sont la mémoire collective et la mémoire individuelle.

En 1966, Frances Yates publie *The Art of Memory*, un manifeste où elle décrit une méthode éponyme originellement appelée *ars memorativa*. Inventée par les Grecs et pratiquée jusqu'à son remplacement par l'imprimerie, la mnémotechnie à laquelle ils avaient recours est un véritable art de la mémoire – occupant une place centrale dans l'édifice de la culture classique – un art invisible puisqu'il s'agit d'une mémorisation par le biais d'une métaphore picturale et architecturale. Ainsi l'orateur – dont la qualité du discours dépend, à l'époque, de ses capacités mnémoniques – se représente mentalement un parcours au travers d'un environnement imaginé donc artificiel dans lequel on vient placer des images composées mentalement pour symboliser différents points du discours. Les orateurs seraient donc de véritables iconographes et architectes de la pensée, construisant des bâtiments de mémoire, parfois multipliés, pour parvenir à la carte mentale d'une ville; lorsque, les uns après les autres, bâtiments et divers *loci*[2] se retrouvent saturés d'informations. Frances Yates décrit en ces mots les principes de base de cette discipline aujourd'hui oubliée: *«Le type le plus connu, sinon le seul, de système mnémotechnique de lieux était le type architectural. C'est Quintilien qui donne la description la plus claire du procédé. Pour former une série de lieux dans la mémoire, il faut, dit-il, se rappeler un bâtiment, aussi spacieux et varié que possible, avec l'atrium, la salle de séjour, les chambres à coucher, les salons, sans omettre les statues et les autres ornements qui décorent les pièces. Les images qui doivent rappeler le discours [...] sont alors placées en imagination dans les lieux qui ont été mémorisés dans le bâtiment. Cela fait, dès qu'il s'agit de raviver la mémoire des faits, on parcourt tous ces lieux tour à tour et on demande à leur gardien ce qu'on y a déposé. Nous devons penser à l'orateur antique qui parcourt en imagination son bâtiment de mémoire pendant qu'il fait son discours, et qui tire des lieux mémorisés les images qu'il y a placées. La méthode garantit qu'on se rappelle les différents points dans le bon ordre, puisque l'ordre est déterminé par la succession des lieux dans le bâtiment »*[3].

[2] Locution latine signifiant lieu, employée par Frances YATES dans *L'Art de la Mémoire*, trad. fr. Daniel Arasse, Gallimard, 1975., citée par Sébastien MAROT dans *L'Art de la Mémoire, le Territoire et l'Architecture*. Paris, Editions de la Villette, 2010. p. 18.

[3] Frances YATES. *L'Art de la Mémoire*. trad. fr. Daniel Arasse, Gallimard, 1975. p. 14 à 15.

La métaphore architecturale, c'est-à-dire des espaces construits ou aménagés par l'homme, reste la plus courante. Les bâtiments – réels ou imaginaires - employés afin de bâtir sa mémoire varient typologiquement et s'étendent de l'échelle domestique de la simple maison aux édifices

publics ou complexes de bâtiments – tels que l'abbaye - voire à des séquences urbaines. Ainsi, la nécessité de recourir à des espaces structurés est notable. Cette mémoire purement artificielle fait donc appel à un paysage relativement artificiel lui aussi. La complexité de ce système relève d'un enchevêtrement de mémoires. En effet, pour parvenir à la mémoire des images du discours, l'esprit doit d'abord faire appel à la mémoire des lieux.[4] S. Marot soulève d'ailleurs un point important concernant l'origine de ces lieux, qu'elle soit réelle ou imaginaire, et les conséquences de cette pratique dans l'architecture. Il indique qu'il s'agit probablement de bâtiments existants que l'on aurait corrigés par le biais de l'imagination afin de satisfaire les besoins de l'orateur : *« On peut se figurer ainsi la réalité construite des villes de l'Antiquité, continuellement reconstruite, recomposée dans l'imagination de ses habitants et redoublée par une multitude de villes analogues, elles-mêmes peuplées et repeuplées de figures symboliques et de repères de mémoire. Ce songe ouvre à d'importantes questions : quels rapports ces villes et ces bâtiments analogues pouvaient-ils entretenir entre eux et avec la ville réelle ? On peut en effet se demander ce que cette pratique de la mémoire artificielle, qui fait de l'orateur non seulement un promeneur, mais aussi un architecte ou un urbaniste en imagination, a pu avoir comme influence sur la lecture et la conception des lieux réels »*[5]. S. Marot étend également ses réflexions à d'autres lieux du territoire, qui ont, pour point commun avec l'architecture, leur artificialité : il s'agit de la ville et du jardin et ainsi, par extension, cela concerne les disciplines de l'urbanisme et de l'art des jardins. Il voit, par exemple, dans les processions religieuses du Moyen-Âge une pratique collective d'un art de la mémoire *« qui assimile la ville à une carte mentale où la localisation relative des édifices religieux, des lieux consacrés et le dessin des itinéraires eux-mêmes, inscrivent des repères et des schèmes mnémoniques »*[6]. Il convient donc de réfléchir à la lecture de la ville, dans un soucis de bonne compréhension. La ville est non seulement un lieu d'accumulation de traces, de souvenirs et de mémoires passées non négligeable, mais également un condensateur de mémoires actives, liées à des systèmes de *« lieux mnémoniques construits »*[7] dans ce passé et ayant des répercussions sur notre manière de decrypter la ville. Pour S. Marot, les précédentes considérations sont applicables au paysage donc au jardin.

[4] Sébastien MAROT. *L'Art de la Mémoire, le Territoire et l'Architecture.* Paris, Editions de la Villette, 2010. p. 22.

[5] *Ibid.* p. 24.

[6] *Ibid.* p. 28.

[7] *Ibid.* p. 28.

Au sujet de la mémoire collective, le livre éponyme et posthume de Maurice Halbwachs – considéré comme l'initiateur de la sociologie de la mémoire - offre une explication étendue. Dès la publication de 1925, *Les cadres sociaux de la mémoire*, il formule une hypothèse selon laquelle la mémoire purement individuelle n'existe pas mais relève toujours d'une construction sociale. Elle serait ainsi constamment influencée par la société donc par la mémoire collective, ce qui en fait par extension un phénomène collectif placé dans des cadres sociaux : *« L'individu évoque ses souvenirs en s'aidant des cadres de la mémoire sociale […] les divers groupes en lesquels se décompose la société sont capables à chaque instant de reconstruire leur passé. Mais, nous l'avons vu, le plus souvent en même temps qu'ils le reconstruisent, ils le déforment »*[8]. Autrement dit, il semblerait que la

[8] Maurice HALBWACHS. *Les cadres sociaux de la mémoire.* Paris, Edition Albin Michel, 1925. p. 289.

mémoire collective ne soit pas uniquement constituée d'une accumulation de mémoires individuelles mais que c'est le cadre social – c'est-à-dire le groupe et milieu social dans lequel nous évoluons – qui agit sur nous, de manière consciente ou non, pour influencer et générer des mémoires individuelles. La mémoire collective est donc d'avantage la mémoire du groupe plutôt que celle de ses membres. Pour M. Halbwachs, le souvenir est une reconstruction déformante du passé. L'action de la société pour déformer et modeler la mémoire individuelle serait la condition sine qua none à son unité et son maintien afin de lutter contre sa parcellisation en une multitude de groupes aux intérêts divergents et aux mémoires plurielles : *« La société ne peut vivre que si, entre les individus et les groupes qui la composent, il existe une suffisante unité de vues. […] C'est pourquoi la société […] remanie ses souvenirs de manière à les mettre en accord avec les conditions variables de son équilibre »*[9]. Cette idée pourrait s'inscrire dans la veine de la politique conduite par l'Etat français, dans la seconde moitié du XIXe, siècle afin d'interdire la pratique des patois à l'école en vue d'une uniformisation de sa population, comme évoqué précédemment en préface ; et plus généralement dans la construction de la mémoire d'un pays organisé par un Etat et ses institutions. Dans *La Mémoire Collective*, il nuance ses propos et intègre l'idée que, l'individu étant confronté à différents groupes sociaux, sa mémoire individuelle se trouve donc au croisement de plusieurs mémoires collectives. Il renverse cette fois-ci l'idée du souvenir comme reconstruction du passé en argumentant en faveur d'une reconstitution du présent sous l'emprise du passé: « *Nous faisons appel aux témoignages, pour fortifier où infirmer, mais aussi pour compléter ce que nous savons d'un événement dont nous sommes déjà informés de quelque manière […] Ainsi, quand nous revenons en une ville où nous avons été précédemment, ce que nous percevons nous aide à reconstituer un tableau dont bien des parties étaient oubliées. Si ce que nous voyons aujourd'hui vient prendre place dans le cadre de nos souvenirs anciens, inversement ces souvenirs s'adaptent à l'ensemble de nos perceptions actuelles. Tout se passe comme si nous confrontions plusieurs témoignages »*[10]. M. Halbwachs met ainsi en évidence la corrélation entre mémoires individuelle et collective puisque l'exactitude d'un souvenir individuel pourrait être affermi par sa concordance avec le souvenir d'une ou plusieurs autres personnes. En outre, bien que l'on soit seul, la présence de la collectivité est toujours sous jacente : *«Mais nos souvenirs demeurent collectifs, et ils nous sont rappelés par les autres, alors même qu'il s'agit d'évènements auxquels nous seuls avons été mêlés, et d'objets que nous seuls avons vus. C'est qu'en réalité nous ne sommes jamais seul. Il n'est pas nécessaire que d'autres hommes soient là, qui se distinguent matériellement de nous : car nous portons toujours avec nous et en nous une quantité de personnes qui ne se confondent pas »*[11].

[9] *Ibid.* p. 391-392.

[10] Maurice HALBWACHS. *La mémoire collective.* Edition critique établie par Gerard Namer. Albin Michel, 1997. p. 51.

[11] *Ibid.* p. 52.

Des mémoires naturelles et spontanées, évoquées plus haut, découlent les mémoires sensorielles. Aux cinq sens correspondent cinq textures de mémoire pouvant fonctionner simultanément : auditive, visuelle, tactile, olfactive et gustative. Marcel Proust a sans doute

popularisé le plus célèbre exemple de mémoire sensorielle gustative et olfactive avec sa madeleine.

Dans *Du côté de Chez Swan*, il décrit parfaitement cette capacité inconsciente et illimitée à collecter des informations sur notre environnement en percevant, en enregistrant un son, une odeur, un goût, une texture. Sur ce point et sur le dispositif inconscient de perception des espaces, par le biais du corps, en général, il convient d'évoquer Edward T. Hall et ses ouvrages *La dimension Cachée* ainsi que *Le Langage Silencieux*. En axant son analyse sur les rapports non verbalisés que les hommes ont avec leur environnement, qu'ils se communiquent à leur insu en tant que membres d'une même culture, il explique les différences de comportements sociaux et culturels. Il souligne donc que toute expérience est conditionnée par la culture, tout comme les usages que les hommes font de leur espace – qu'il regroupe sous le terme de proxémie[12]: *« Les individus appartenant à des cultures différentes non seulement parlent des langues différentes mais, ce qui est sans doute plus important, habitent des mondes sensoriels différents»*[13]. Par extension, si les perceptions et pratiques de l'espace sont subjectives et dépendent directement de la culture, de l'expérience et du langage de chacun, alors la mémoire est sans doute, elle aussi, façonnée par la culture. Par ailleurs, Edward T. Hall suggère que les mémoires de l'espace ne sont pas nécessairement visuelles, mais au contraire cachées voire inconscientes - sensorielles et corporelles donc - et que le système de mémoire sensorielle joue ici un rôle essentiel en prolongeant l'information perçue afin de faciliter son assimilation et son enregistrement : *« Les odeurs ont le pouvoir d'évoquer des souvenirs beaucoup plus profonds que les images ou les sons »*[14]. Les odeurs stimulent et transportent l'imagination. Ainsi, il prend l'exemple des Américains, dont il qualifie l'appareil olfactif de *« culturellement sous-développé »* à cause de l'usage intensif de désodorisant rendant le pays *«olfactivement neutre et uniforme »*[15] et altérant par extension, le fonctionnement de la mémoire. A l'inverse, il souligne l'adresse avec laquelle les Japonais composent les jardins, en partant du postulat que *« la mémoire et l'imagination doivent toujours participer à la perception »*.[16] Ainsi « *Leur art des jardins tient en partie au fait que dans leur perception de l'espace, les Japonais mettent en œuvre non seulement la vue mais l'ensemble des autres sens. Les odeurs, les variations de température, l'humidité, la lumière, l'ombre et la couleur, tous ces éléments sont combinés de manière à exalter la participation sensorielle du corps entier»* [17]. Une fois retenu, le souvenir sensoriel permet non seulement de reconnaitre son environnement – le parfum de quelqu'un, une voix – mais aussi d'influencer des évènements futurs en libérant des sentiments et émotions incontrôlés liés à ceux ressentis lors de la première perception – chanson évoquant un souvenir douloureux par exemple -, ce qui en fait un souvenir parfaitement subjectif.

Bien souvent, on constate une tendance réduisant la perception et l'expérience du monde à la vision seule au détriment des autres sens totalement sous-estimés. Pourtant, lorsque l'on se déplace dans un espace,

[12] Défini par Edward T. Hall comme *« l'ensemble des observations et théories concernant l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique». La dimension Cachée*. Paris, Editions Points, 2014. p. 8.

[13] *Ibid.* p. 15.

[14] *Ibid.* p. 66.

[15] *Ibid.* p. 66.

[16] *Ibid.* p. 188.

[17] *Ibid.* p. 188.

tel qu'une ville, c'est le corps dans son ensemble qui s'y confronte, la parcourt et la ressent au travers de tous ses sens qui se complètent ; à l'image de l'ouïe qui prolonge la vue et est capable de nous ramener dans un lieu totalement oublié de la mémoire visuelle. La réalité mentale se construit au travers des sens et est donc reliée avec l'architecture. L'image du monde et sa perception par le corps forment un tout.[18]

[18] Juhani PALLASMAA. *Le regard des sens.* Editions du Linteau. 2010. p. 39.

Nous avons fourni ici un aperçu non-exhaustif des multiples textures de la mémoire et des théories associées tout aussi multiples. L'objectif est d'éveiller les consciences sur cette dimension mémorielle qui concerne tout espace et territoire nous entourant. La question ne sera pas de préserver à tout prix toute trace en la plaçant sous cloche mais bien d'interroger le développement et l'urbanisation souvent trop négligeant envers cette dimension. Sur ce point, parmi les auteurs classiques, nous pourrions mentionner Paul Ricoeur et son questionnement sur la mémoire dite *« juste »* : *« je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire - et d'oubli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués. »*[19] Il s'interroge sur la représentation d'un passé - présent et absent - et sujet à l'oubli et revient sur la distinction faite par Platon et Aristote entre *mnèmè* et *anamèsis* à savoir la mémoire sensible spontanée, et, à l'inverse, la mémorisation forcée et travaillée dans le but de lutter contre l'oubli, dans une démarche de devoir de mémoire.

[19] Paul RICOEUR. *La Mémoire, L'Histoire, L'Oubli.* Paris, Editions Points. 2003. p. 1.

I

COLLECTION DE SOUVENIRS

Archive d'une identité territoriale

- 1 -

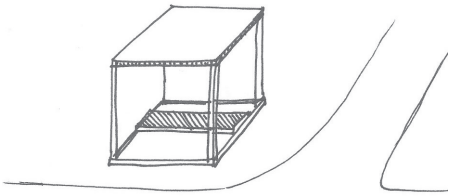
Brève introduction contextuelle de l'archive

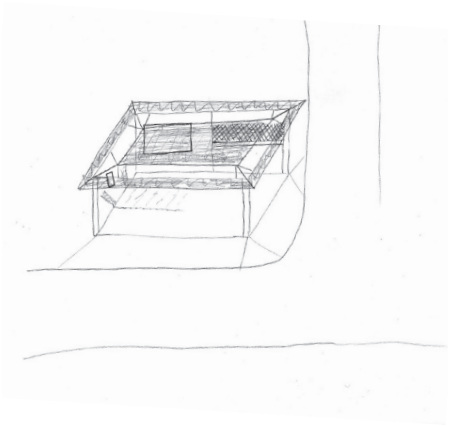
La commune de Cranves-Sales se situe dans le département de la Haute-Savoie, en France. Sa surface fortement étendue de 13,6 km², fruit de la fusion de deux villages en 1801 – Cranves et Sales – est marquée par un relief accentué et variant de 439m en plaine à 1440m dans le massif des Voirons. Les exemples cités ci-après et constituant l'archive se situent tous dans la partie plaine de la commune, ayant subit l'urbanisation la plus intense depuis les années 1960; la partie haute, plus montagneuse, restant relativement préservée de par son relief accidenté. En 1964, le village de Cranves-Sales compte encore 52 exploitations agricoles ce qui en fait une commune à dominante essentiellement rurale et agricole jusqu'en 1980. Aujourd'hui, elle fait parti des commune péri-urbaines au caractère résidentiel marqué - dominé par des maisons individuelles - bien qu'on dénombre encore une dizaine d'exploitations agricoles.

La démarche d'archivage se constitue progressivement au cours du semestre et au gré des rencontres et n'a pas une vocation exhaustive. Un article conservé ici, un album de photos là, une anecdote, un fait marquant. C'est en rencontrant un panel d'habitants, véritables personnalités du village, ayant vécu dans différents hameaux, à différentes époques, parfois avec différents moyens, que l'histoire du village et sa présentation s'écrit, loin d'une présentation académique classique. Nous tenterons donc de reconstituer, tel un puzzle; fragments, temporalités et lieux de vie de ces espaces et d'étudier leur construction sociale, culturelle, économique… La présentation du village, à travers ces quatre exemples traite de problématiques et échelles diverses ; d'un lavoir, nous irons vers la gare et son chemin de fer puis vers une place en déclin avant de terminer par une plaine rurale à dominante naturelle. Ce n'est que dans un second temps que nous interrogerons les habitants sur le trouble ressenti face à certains développement, sur leurs affinités ou non avec cette ville nouvelle conservant néanmoins un fort caractère rural dans les esprits et dans les cœurs.

- 2 -

Mémoires individuelles et collectives du village entre récits et iconographies







« Dessinez vos souvenirs du lavoir » - Exercice réalisé avec trois habitants du hameau de Rosses.

Le Lavoir

« Dans les évènements qui ont été importants pour la commune, il y a eu la pose de l'eau potable, je te dirais que ça a été fait dans les années 1936 ou 1932 et les lavoir en béton ont été fait en même temps. Tout a été fait par la main d'œuvre locale. C'était donc des jeunes dont ton grand père. Ils étaient à l'époque payés au mètre. Donc en fin de journée le contremaitre disait « Louis tu as fait 10m, ça fait tant par mètre ». Ils avaient une jauge pour mettre les colonnes à la bonne profondeur. Ils ont mis l'eau potable dans toute la commune. Les femmes disaient « on va enfin avoir l'eau à la maison ». C'était un évènement important. Par la même, ils ont refait des lavoirs dans tous les villages. Il y en avait un juste ici, tu t'en souviens ? Il a été détruit il y a pas très longtemps. Il y en avait dans tous les hameaux. A Cranves il y a 12 hameaux donc 12 lavoirs. L'eau venait des Voirons.[20]»

Denis Thomas

[20] Les Voirons désigne une montagne dans la partie occidentale des Alpes. Littéralement, le nom Voirons peut être traduit par « montagne des eaux». Une partie des Voirons se situe sur la commune de Cranves-Sales

Béton terne, angles usés à l'allure friable, timide lucarne, boite postale jaune à l'abandon, compteur électrique et panneau placardés d'affiches, planche de bois frêlement tenue en guise de banc improvisé, quelques tags. Au centre, sous la lucarne, les traces d'un élément retiré se lisent au sol et au mur.

Tel pourrait être décrit l'ancien lavoir se tenant discrètement à la croisée du chemin des Hutins et de la route de Rosses, en plein cœur du hameau. Il n'attire plus l'attention depuis longtemps, et pour cause, on peine à déterminer son usage. Rien ne laissait paraître que ce petit abri modeste avait un jour été un lieu de rencontre hebdomadaire incontournable, au cœur des souvenirs de nombreux habitants.

Le lavoir parait très anodin, presque anecdotique si bien qu'on ne note pas immédiatement sa présence. Il « fait parti des meubles » pour les plus anciens résidents, ressemble vaguement à un arrêt de bus au premier coup d'œil d'un nouvel arrivant.

Tâche domestique récurrente pour les unes, terrain de jeux et source d'aventures pour les autres, le lavoir devient le bassin public remplaçant les puits privés et joue, au début du XXe siècle, un véritable rôle social. En effet, la fréquentation y est exclusivement féminine à l'image de la place de la femme ménagère dans la société de l'époque, censée accomplir toutes les tâches domestiques pendant que l'homme se

Lavoir en 2018



extrait de google street view

consacre aux travaux des champs : *« Ah oui on était que des femmes, les hommes n'allaient rien faire là bas ! »*[21]. C'est ainsi une des rares opportunités dans la vie de ces femmes pour se réunir, partager, bavarder. Loin des hommes, la parole se libère. Les femmes évoquent alors leur situation, leurs soucis, leurs préoccupations. On échange les dernières nouvelles du village lors de ces quelques heures d'indépendance : *« c'était un endroit qui était vivant parce tu avais toutes les femmes, avec du linge ou sans linge, qui venaient trouver un argument pour rencontrer les copines ».*[22]

Mais le lavoir est d'abord un lieu de travail et d'effort. Il n'y a pas de porte ni de chauffage, la tâche est plutôt abrupte pour celles que l'on surnomme les lavandières. Au centre du lavoir, il y a un grand bassin en béton dont on peut deviner la forme au vu des traces de son retrait. Il est séparé en deux parties. Le bord supérieur est incliné de chaque côté offrant une surface plus large pour brosser le linge. Il faut rincer le linge, le tordre puis le battre à l'aide d'un battoir en bois sur la pierre afin de l'essorer au mieux, et ce, quelque soit la saison. Plusieurs se souviennent des hivers rudes et de l'eau gelée dont elles gardent des traces sur leurs mains usées. L'effort physique étant conséquent, la pratique collective, les chants et les plaisanteries rendent ce rituel hebdomadaire plus agréable. Le bruit des battoirs, le brouhaha et les rires font partie intégrante de la mémoire sensorielle de l'époque. C'est un vrai lieu de vie, presque la fontaine du village.

Marie-Louise Favrat, 90 ans, se souvient précisément des gestes qu'elle a vu faire avant de les reproduire elle-même. En les expliquant, elle les mime parfois machinalement.

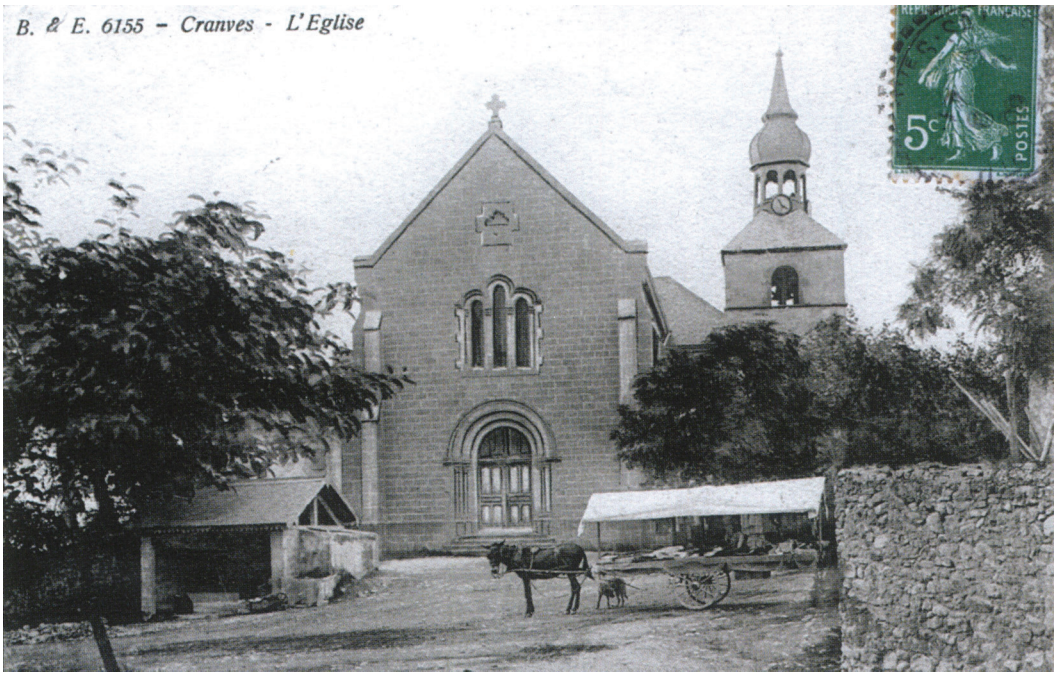
[21] Extrait du témoignage de Marie CONTAT, 87 ans, née au chef-lieu, habitant Rosses depuis 1955, utilisatrice du lavoir.

[22] Extrait du témoignage de Denis THOMAS, 76 ans, né et résidant toujours au hameau de Rosses, agriculteur et ancien maire de la commune de Cranves-Sales.



Jeannine Condevaux au lavoir de Borly, 15 Août 1948, *Cranves-Sales*.

Collection personnelle de Patrick Condevaux.



Lavoir et marchand ambulant place de l'église, *Cranves-Sales*

GERDIL Louis, TARONI Gilbert. Images d'autrefois. Annemasse et ses environs. Editions du Mont, 2005.

- D'abord on dégrossissait le linge dans un grand tonneau, on le lavait tout un par un avec du savon. Puis après on le mettait bouillir dans une lessiveuse et on mettait un petit sac de cendres, pas trop pour ne pas bruler le linge. Après, on rinçait au bassin. On avait des brouettes pour amener le linge. C'était un grand bassin, en ciment. De temps en temps on le lavait chacune notre tour. On enlevait le bouchon pour le vider, on frottait partout et on le remplissait. J'avais une planche qui était un peu coupée devant pour qu'on s'appuie. C'était pour frotter le linge, pour rincer. Il y en avait qui le tapait avec une tapette en bois pour faire sortir la saleté mais nous on n'a jamais fait ça. On avait une brosse, des brosses de risette et on frottait tout à la brosse et on le rinçait. Après on tordait les draps, on se mettait chacune d'un côté, on serrait et après on secouait pour les défroisser. On faisait même le savon. Je me souviens plus ce qu'on mettait dedans mais on faisait bouillir dans une vieille bassine, on faisait sécher et ensuite on coupait des morceaux.

- Comment vous faisiez l'hiver ?

- On n'avait pas de gants, ça n'existait pas. Alors on prenait un peu d'eau chaude, on trempait les mains dedans. On utilisait le lavoir quand même. Quand on était petits, je me rappelle mais c'était pas ici, il y avait des dames qui venaient laver, c'était deux dames qui étaient veuves et c'était pour gagner des sous. Elles faisaient des lessives partout, les pauvres. C'est vrai que le linge l'hiver, des fois il était tout gelé, tout raide, on ne pouvait pas le toucher. Quand il dégelait, il était presque sec. C'était pas des draps comme maintenant, c'était des gros draps, c'était long à sécher. On étendait derrière les fourneaux, il y avait de ces piles ! Après j'ai eu une machine ; c'était pas comme maintenant mais ça m'arrangeait bien.[23]

[23] Extrait du témoignage de Marie-Louise Favrat.



Reconstitution potentielle d’une scène de vie autour du lavoir. Rosses, années 1930

Des femmes s'y rendaient à titre personnel tandis que d'autres exerçaient leur métier. Certaines étaient parfois accompagnées de leurs enfants, qui se souviennent bien de ce qu'ils considéraient plutôt comme une aire de jeux. Ces rendez-vous vivants et animés font ainsi parti de la culture populaire. Pour chacun, le lavoir est le souvenir d'une femme - mère, grand-mère ou voisine - ce qui en fait un lieu de mémoire collectif désuet aux allures poétiques.



Collection personnelle de Denis Thomas, vers 1948.

« Par rapport au lavoir de Rosses qui a été détruit, est-ce que tu as des souvenirs ?
- Oui j'ai plusieurs souvenirs. Celui des lundis matins qui étaient très animés où les femmes se réunissaient pour laver leur linge. Elles prenaient souvent la brouette avec une grosse bassine de linge Il y en avait toujours qui faisaient des commentaires car il fallait que l'eau soit très propre. Les gens se veillaient à l'époque qu'il n'y ait pas des animaux qui viennent boire ou des gens qui rincent des choses sales avant qu'elles viennent faire la lessive. Mais moi j'ai très peu connu ça car avec l'arrivée de l'eau dans les maisons, les machines à laver sont arrivées très vite. […] Il y a quelques familles qui ont continué un peu plus longtemps à utiliser le lavoir. Je pense à la famille Contat , ils avaient une bonne, Marthe qui lavait le linge pour toute la fratrie.»[24]

[24] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

Dans les années 1930, les premiers lavoirs couverts par une charpente de bois, ont parfois été remplacés par des lavoirs en béton, qui étaient alors un prototype répliqué dans plusieurs hameaux. C'est le cas, par exemple, du lavoir situé sur la place de l'église comme le souligne Jean-Paul Maurice : *« Dans les années 1930 ils ont fait un lavoir en béton, exactement le même que celui de Rosses, qui est déjà moderne. Ca date de l'entre deux guerres. Sur la photo, c'est l'ancien lavoir, celui là je ne l'ai pas connu. Ensuite ils ont refait celui en béton puis ont tout détruit. Il y a toujours la reconstruction avant la destruction. »*

Dès les années 1950, les machines à laver commencent à se répandre dans les foyers. Là encore, c'est un évènement marquant, on se souvient des premières acquisitions, alors très rares, qui attirent la curiosité des voisins. Les femmes défilent pour se renseigner sur ce nouvel appareil avant de franchir le pas à leur tour. Avant il fallait presque une journée entière pour réaliser uniquement les lessives. Dès la seconde moitié du XXe siècle, avec la mécanisation de la société et la socialisation des nouvelles machines, les femmes sont dispensées de certaines corvées: c'est une première étape dans la libération de la femme. Certes facilitée le temps d'un instant, la vie des femmes se modifie; mais le temps libre retrouvé est rapidement remplacé par d'autres activités : *« La vie des femmes, c'était aussi toutes les tâches ménagères plus la vie de ferme. Il fallait aller dans les champs. La machine, par exemple, ça a simplifié mais elles en ont fait plus dehors, elles n'ont jamais arrêté. »*[25]. L'arrivée de la machine reste néanmoins un souvenir marquant, dans la mémoire des femmes d'une part : *« oh la la oui, la machine ! ça m'a soulagée. Quand j'en ai eu une, je la mettais là, dans la cuisine »*[26] mais aussi l'entourage d'autre part : *« Dans les premières, j'ai le souvenir que ma mère avait une machine à laver ainsi que ta grand-mère dans les années 1950-55. Les machines n'étaient pas à chauffage mais à agitation mécanique. On mettait de l'eau chaude dedans et ça brassait le linge. Quand il y en a une qui essayait quelque chose et que ça allait bien, l'autre achetait pas longtemps après. C'était un moyen de communication des femmes. »* [27]

Avec l'arrivée de l'eau courante, le lavoir est progressivement abandonné et relégué au rang de terrain de jeu pour les enfants du village. Plus tard, des adolescents en font leur terrain de foot, de réunion, de fête: *« J'habitais à Borly à l'époque, mais je venais toujours jouer avec les jeunes de Rosses dont ton père. On se retrouvait et on jouait au foot près du lavoir. »*[28]

[25] Extrait du témoignage de Michelle GUEBEY, 76 ans, née et résidant toujours au chef-lieu, à proximité de l'ancienne ferme familiale.

[26] Extrait du témoignage de Marie CONTAT.

[27] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

[28] Extrait du témoignage de Jean-Marc BRUSSELLE.

« Dans les endroits de forte réunion, il y avait le fameux pèse-lait, juste en face du lavoir. On a fait un rassemblement lors de sa démolition qui est intervenue lorsqu'ils ont élargi la route. Le lendemain les travaux étaient là, le surlendemain il était rasé ! ça n'a pas trainé. Il a été arrêté en 1981. Les gens de Rosses amenaient ensuite le lait chez moi car j'avais un tank à lait où je mettais le lait de tous les voisins. C'était la fête parce que c'était un lieu de rencontre. Le matin on amenait notre lait les uns après les autres et c'était déjà les nouvelles du matin, éventuellement l'étape du tour de France qui aurait lieu. Les week-end quand il y avait des personnes qui décédaient ou qu'il y avait des enfants qui naissaient c'était souvent la source d'information numéro 1, tu vois. C'était des lieux de réception. Le pèse-lait avait été constitué par les hommes, des paysans qui se réunissaient et montaient les murs et tout ça et puis le terrain avait été mis à disposition par la famille Suard qui était propriétaire, tu vois, c'était comme ça que ça se passait à l'époque. »[29]

[29] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

Collection personnelle de Denis Thomas, vers 1952.



Pèse-lait en 2018



extrait de google street view

En face du lavoir, de l'autre coté de la route se trouvait un pèse-lait, à l'allure de petite maison. Il est mis en place pour faciliter la vie des paysans de l'époque qui devaient, avant cela, amener le lait jusqu'au chef-lieu. Ensembles, le lavoir et le pèse-lait attirent beaucoup de monde, ce sont à l'époque des éléments indispensables de la vie quotidienne mais aussi du travail. C'est ce qui en fait ensuite des éléments du patrimoine à part entière. Deux fois par jour, après la traite du matin et du soir, les agriculteurs des environs devaient apporter leur production de lait et la peser afin de la vendre. On se souvient également du ramasseur de lait, qui passait deux fois par jour.

« A un certain moment il y avait 12 porteurs de lait à Rosses, cela consistait à amener le lait le plus rapidement possible. On utilisait des fameuses boilles de 40L. La famille Contat, était responsable de peser le lait. Cela consistait à le filtrer, il y avait deux filtres qui se succédaient. Ensuite il était pesé. On vendait le lait au poids. Il y avait un grand registre sur lequel la quantité de lait matin et soir était inscrite et nous on avait un carnet individuel avec le report du poids. Les gens avaient entre 2 et 18 vaches maximum. Chez nous on en avait 18 à peu près. Et ton grand père devait en avoir une douzaine à pareille époque. Nous on avait 3 chevaux de traits, ton grand père devait en avoir 2. Chez Contat ils en avaient 1, chez Huissoud 1. On se les prêtait, c'était collectif. C'était assez typique à Rosses où le matériel servait à tout le monde. […] on allait tous les uns chez les autres pour se donner des coups de mains. »[30]

[30] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.



Archives personnelles de Denis Thomas.

Registre général et carnet individuel du pèse-lait.

Le cœur du hameau de Rosses semble s'activer entre ces deux interventions architecturales. Parfois, l'espace s'improvise en place, qui accueille des moments forts de la vie populaire comme celui de l'alambic[31]. Chaque année, on attend avec impatience le passage du distilleur. Chacun amène sa production et il règne une ambiance festive. Aujourd'hui encore, cette tradition perdure mais a maintenant lieu sur la place de Lossy, dans les hauteurs du village. La tradition a changée, ce n'est plus l'alambic qui se déplace chez les uns et les autres mais les habitants qui se retrouvent tous au même endroit.

« L'épisode de la gnôle, au départ, ça se passait près du lavoir pendant un paquet d'années. En principe c'était juste avant ou après Noel. Il restait une semaine pour faire la gnôle. [en désignant une photo] *ça c'était le patron. Le principe, tu le connais, ils faisaient chauffer le marc de raisin dans la distilleuse. Je pense qu'en une semaine ils arrivaient à faire près de 2000 litres d'eau de vie, à l'époque, qui titrait autour de 50 degrés. »*[32]

Aujourd'hui, il parait bien difficile d'imaginer la vie active qui régnait dans ce carrefour. Et pour cause, toute trace en ayant été éliminée, il prend des airs de banalité. Un projet de logement collectif a été réalisé une centaine de mètres plus loin ; avec l'aménagement des réseaux, les voiries ont été modifiées, le parcellaire est peu modifié mais le sol totalement redéfini et retravaillé, comme on peut le lire sur les plans réalisés correspondant à trois époques : début 1900, 1981 et actuel.

[31] Appareil servant à la distillation, composé d'une chaudière soumise à chauffage et d'où les vapeurs se dégagent par le chapiteau, puis passent par un col-de-cygne pour gagner le réfrigérant formé par un serpentin refroidi par de l'eau.

[32] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

Au passage, le lavoir et le pèse-lait, symboles de mémoire collective, ont été retirés. Avant leur destruction, on organise un dernier rassemblement avec les habitants du hameau qui ont connu et participé à cette page de l'histoire. On y évoque les souvenirs d'une vie à fort caractère collectif qui parait bien éloignée de ce que l'on connait aujourd'hui. On mime la vie passée, les porteurs de lait, on prend des photos et on en fait un livre souvenir « *3 Septembre 2018, Fête du pèse lait de Rosses* ».



Un dernier rassemblement avant la destruction conjointe du lavoir et du pèse-lait, deux symboles populaires de mémoire collective, ayant coexistés.
Archives personnelles de Denis Thomas.

Par ailleurs, on observe une importante modification du bâti côté ouest de la route, qui s'explique par un incendie survenu en 1934, dans la ferme de la famille Thomas. Le dimanche 4 Novembre 1934, un article parait dans le journal de Genève.

JOURNAL DE GENEVE DU DIMANCHE 4 NOVEMBRE 1934

DANS LA RÉGION

Un violent incendie au pied des Voirons

Vers 23 h., vendredi, un violent incendie a éclaté au village de Rosse, situé au milieu des bois du même nom, qui bordent le grand ruban conduisant d'Annemasse à St-Cergues.

Les flammes projetaient une forte lueur qui fut aperçue de plusieurs points de notre canton. Le poste de premiers secours d'Annemasse, ainsi que les pompiers de Cranves-Sales furent alertés et leurs efforts se sont surtout attachés à préserver les maisons voisines. La ferme où le feu a éclaté a été entièrement détruite. Elle appartenait à M. Auguste Thomas.

Il ne reste que des décombres fumants de la maison d'habitation, dont quelques meubles seulement ont pu être sortis. Vingt-cinq têtes de bétail ont pu être sauvées, mais un taureau a péri, électrocuté par la chute d'une ligne servant à l'éclairage de l'étable. Sur place, l'on notait la présence de M. Montessuit, maire d'Annemasse, et de son collègue de Cranves-Sales. Les dégâts sont estimés à 300.000 francs français environ.

dimanche et jeudi, à 15 h., réunions de je filles.

PAROISSES RURALES

Anières: 10 h. M. Dardel; *Avully:* 10 h. M. Jal; *Bernex:* 15 h. M. Boucherin; *Cartigny:* M. Boucherin; *Céligny:* 10 h. M. Weber; C *bésy:* 9.45. M. Poulin; *Chancy:* 10 h. M. J *Châtelaine:* 10 h. M. Chevallier; *Cologny:* M. Em. Christen; *Dardagny:* 10.30. M. Del *Genthod:* 10 h. M. Audeoud; *Gd-Lancy:* 10 Favre; *Gy:* 9 h. M. R. Genequand; *Jussy:* 10 R. Genequand; *Onex:* 10 h. M. Grebert; *Pe* 15 h. M. Berthoud; *Pt-Lancy:* 10 h. Mme E *Pregny-Gd-Saconnex:* 10 h. M. Ch. Delétra; *sin:* 9 h. M. Delétra; *Satigny:* 10 h. M. Bertl 20.15. M. Walter. Culte allemand; *Vandœu* 10 h. M. Bret; *Vernier:* M. Duckert; *Versoi* h. M. Genequand; *Veyrier:* 10 h. M. Dettwyl

Chants: Psaume 66 — Cantique 184

N. B. — Un service de baptême peut être célébré dans chaque temple de la ville et de la lieue à l'issue des cultes du matin, après en avec l'un des pasteurs de la paroisse.

CATHEDRALE: Chaque mardi et vendredi, à 15. Culte liturgique. — Jeudi 8, à 20.30. C *La splendeur de vivre*

Les plans ci-après proposent une représentation de ce que pouvait être un fragment de vie aux trois époques. Loin de l'atmosphère chaleureuse d'une époque où tout le monde se connait, se rassemble et s'entraide, le lieu est aujourd'hui peu fréquenté, on s'y croise sans s'adresser la parole.



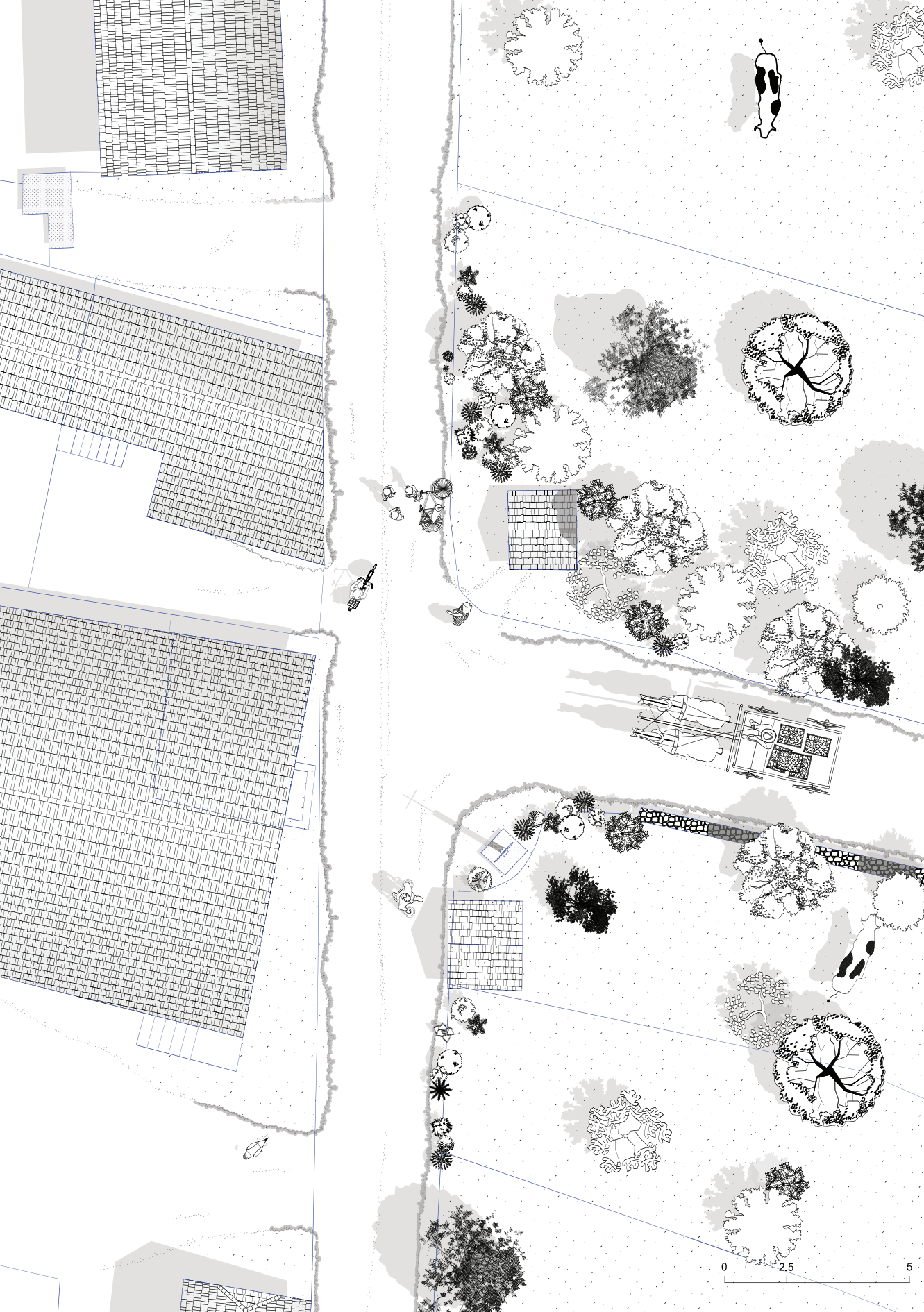
Jean Fallevoz, le bouilleur de cru.

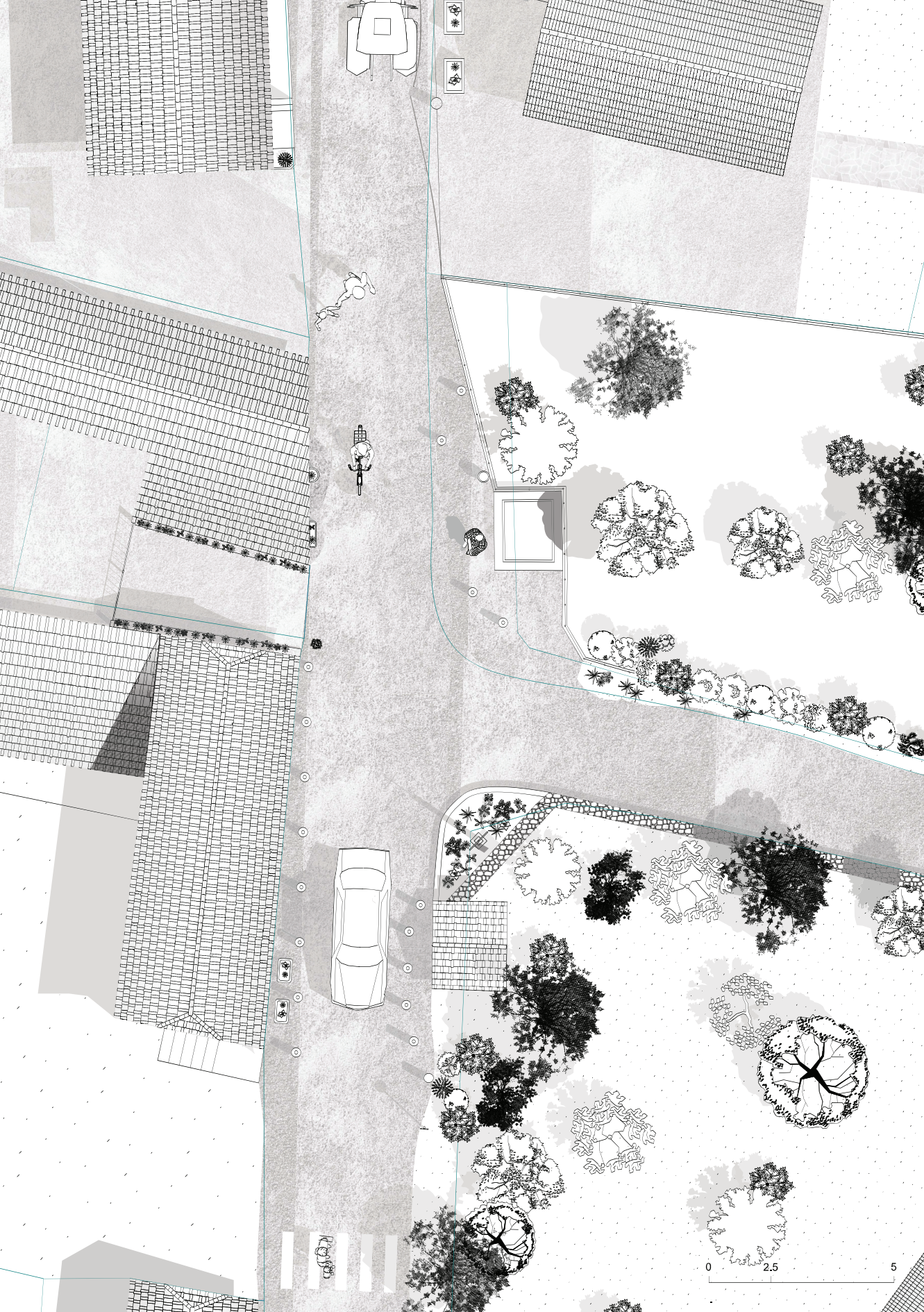
GERDIL Louis, TARONI Gilbert. *Images d'autrefois. Annemasse et ses environs.* Editions du Mont, 2005.

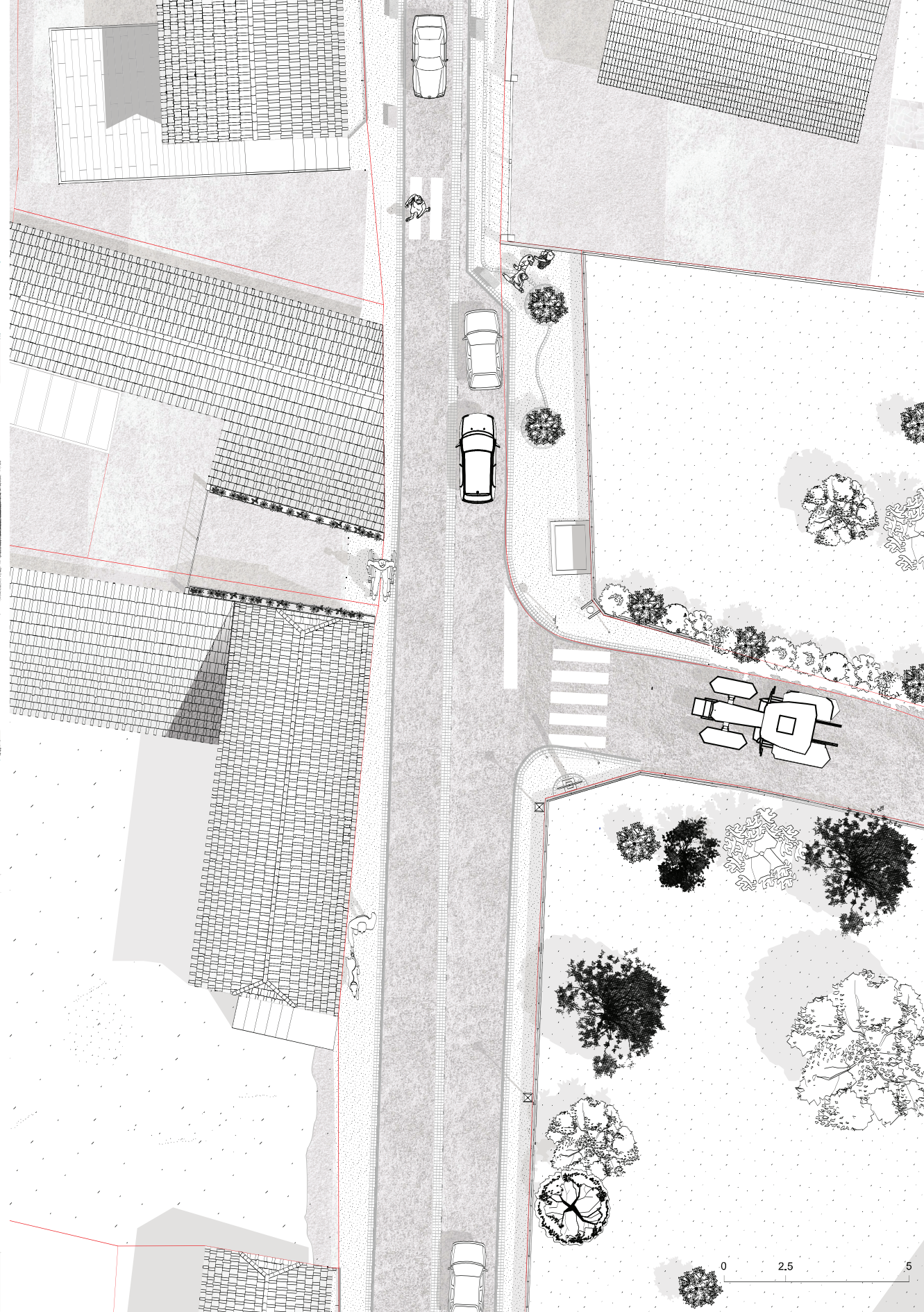


extrait de google street view

Nouveaux amènagements. A l'empacement du lavoir, en 2020.


0
2.5
5


0
2.5
5


0
2.5
5

Tram et gare de La Bergue

Lorsque l'on emprunte la route de La Bergue en direction du carrefour du même nom, on croise la direction sur la droite du « chemin de la Gare». Pourtant, à proximité, ni train ni rails ne justifient ce nom. Un seul bâtiment, en réalité, constitue le vestige d'une autre époque : l'ancienne gare de La Bergue transformée en habitation.

Entourée de hangars industriels, elle revêt toujours son auvent caractéristique du prototype de gares retenu. Son rez-de-chaussée en pierres de tailles apparentes, sa toiture typique recouverte de tuiles écailles témoignent de l'emploi de matériaux locaux, inscrivant harmonieusement la gare dans le paysage. Le auvent en béton répété simultanément du côté de l'entrée et du côté de la voie abrite les voyageurs. C'est sur ce site que l'on choisit de construire, en 1928, la gare-témoin, qui tiendra lieu d'archétype pour toutes les gares du réseau s'étendant d'Annemasse à Samoëns, puis Sixt.

Dans son article *« Une fin de siècle qui voulait rapprocher les hommes»*[33] datant de mai 2012, Gilbert Taroni retrace l'histoire de cette ligne bien connue de tous, dont on célèbre les 120 ans par une exposition à Samoëns. Depuis toujours, la proximité avec la Suisse fait de la frontière et ses environs un berceau d'échanges tant commerciaux, que culturels ou démographiques puis touristiques. Il devient donc essentiel d'en faciliter la liaison. Le XIXème siècle est marqué par l'invention du chemin de fer et le développement de grands axes ferroviaires complétés par un fin maillage de lignes secondaires. Ainsi, dès 1883, la Compagnie de Tramways Suisses (CTS) met en circulation un tram reliant Genève (Suisse) et Annemasse (France). La ligne transfrontalière rencontrant un franc succès, l'idée d'une voie de chemin de fer entre Annemasse et Samoëns éclot en 1886.

[33] Gilbert TARONI. *Une fin de siècle qui voulait rapprocher les hommes.* Annemasse. Le Dauphiné, mai 2012.

En août de l'année suivante, l'ingénieur Auguste Alesmonières sollicite le Conseil Général de Haute-Savoie pour la construction d'une ligne de 44km entre Annemasse et Samoëns à laquelle il ajoute deux embranchements créant un réseau total de 64 km. Son projet, qui ambitionne déjà une ligne électrique, ne sera réalisé que 40 ans plus tard. En 1892, le tramway à vapeur voit donc le jour sous l'égide de la compagnie des Chemins de fer Economiques du Nord (CEN). C'est d'ailleurs souvent sous cette acronyme que sera désigné le tram, *« V'là le CEN »*.

Le sifflement du jet de vapeur du tram accompagné de celui du wattman tout comme le son de la clochette qu'il agite pour signaler le démarrage, constituent les bruits caractéristiques dont on se souvient encore. En feuilletant des photos, son évocation fait sourire.

- « J'ai du le prendre deux fois dans ma vie, une fois pour aller à Annemasse, une fois pour aller jusqu'à Samoëns. Disons qu'on a eu la chance que ma mère rachète la première voiture de mon grand père. Et puis , tu connais le principe, quand tu as une auto, les transports en commun... »[34]

[34] Extrait du témoignage de Denis THOMAS..

« Est-ce que vous vous souvenez du tram qui passait à La Bergue?
- Oh bah [rires] on l'a assez pris, on le connait par cœur ! On avait que ce moyen de locomotion, on allait à Annemasse, on prenait le tram. Il a disparu dans les années 56-57. […] on faisait des courses, ou on allait des fois chez le dentiste, on allait vers le médecin aussi, il y avait rien sur place. Fallait aller à Annemasse. Alors il fallait prendre le tram.
- Et vous alliez aussi de l'autre côté direction Sixt?
- Je l'ai eu pris dans l'autre sens parce que j'allais à l'école ménagère à Bonne alors on prenait le train à La Bergue mais on n'allait pas plus loin.»[35]

[35] Extrait du témoignage de Marie CONTAT.

« Oui je l'ai pris gamin je m'en rappelle on allait à Annemasse depuis chez nous. Je me rappelle un dimanche, j'ai une anecdote. On descendait à Annemasse pour aller voir ma tante, je me rappelle j'étais avec ma mère et ma sœur. Tu allais à Borly au bistro chez Baillard, on prenait les tickets ici et on arrive on était en retard, alors la mère Baillard nous a dit « dépêchez-vous il arrive ». Le tram nous passe devant le nez, ma mère portait ma frangine dans les bras et moi elle me tenait par la main. Le tram arrive, les gens montent dedans et le wattman nous voit, il vient à notre rencontre et il m'empoigne pour aller plus vite. Tu vois ils étaient sympas dans le temps. »[36]

[36] Extrait du témoignage de Jean-Paul MAURICE, habitant du hameau de Borly, géomètre retraité et agriculteur.



Arrivée du tram à vapeur en provenance de Samöens en gare d'Annemasse. Années 1900.

Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *En petit train et en images. D'Annemasse à Samoëns et Sixt.* Éditions du Mont, 2008.





Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *En petit train et en images, D'Annemasse à Samoëns et Sixt.* Editions du Mont, 2008.

« [Le tram] développe monts et vaux. Le rail défie la nature pour en révéler sa réalité et ses beautés intimes. »[35]. Véritable révolution, le tram facilite les déplacements, relie les villages et vallées et par extension les Hommes. Il popularise la montagne, la rendant accessible donc touristique. Ce sont les débuts de l'alpinisme et des sports d'hiver. En 3h22, il devient possible de relier Annemasse à Samoëns et inversement avec une vitesse moyenne de 12.8km/h. On compte quatre trajets journaliers jusqu'à 1932, ce qui assure un bon transit de voyageurs et marchandises vers la station d'été et d'hiver.

[35] Gilbert TARONI, *Une fin de siècle qui voulait rapprocher les hommes.* Annemasse. Le Dauphiné, mai 2012.

De 1935 à 1939, chaque hiver, le tram transporte hebdomadairement entre 1500 et 2000 skieurs, dont une grande majorité de suisses - *« des Genevois, partis du centre-ville avec un billet unique »*[36] - avant que le service ne soit mis en suspens pendant la guerre. Il faudra attendre la fin de la seconde guerre mondiale pour que soit installée la première remontée mécanique, marquant le début de cet avenir touristique.

[36] *Ibid.*


0
5
10 m

Vecorator - Educational version




0
5
10 m

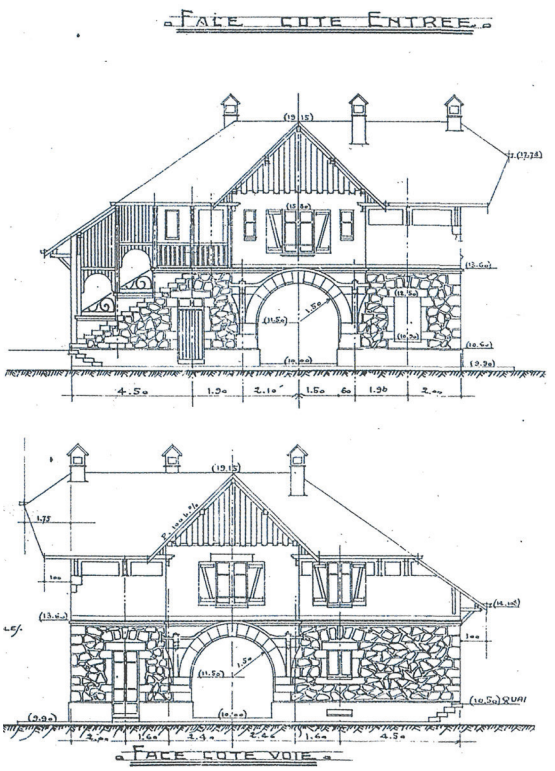


Chaque village veut sa halte ou sa gare à l'image de Cranves-Sales. Jusqu'en 1930, avec le tram à vapeur, le tracé suit les routes existantes, les gares ne sont pas uniformisées, les haltes et arrêts pas toujours clairement définis.

« Quand ils ont fait la route nationale en 1880, ils ont fait le premier tram, qui était dans la route, comme on faisait en ville naguère. Et c'était un tram à vapeur» ***Jean-Paul Maurice***

A Cranves-Sales, la précédente gare est située à la croisée de la route de la Nussance et de la route de la Bergue. C'est le seul bâtiment présent sur le plan de début 1900 (*cf. photos ci-dessus*).

Elevations du prototype de gare retenu.



Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *En petit train et en images, D'Annemasse à Samoëns et Sixt*. Editions du Mont, 2008.

En 1886, on discute des différents projets de gare ; la commune de Cranves-Sales accepte de céder ses terrains qu'à condition d'obtenir deux arrêts : un premier à Borly puis un second à La Bergue. On recense alors les différents propriétaires et fermiers impactés par le premier tracé afin de les indemniser.

En 1912, une enquête d'utilité publique est ouverte pour réétudier le dossier au profit d'un classement en tant que *« chemin de fer d'intérêt local »*. On prévoit notamment des agrandissements et de nouvelles gares, la réalisation d'ouvrages d'art, de viaducs, de tunnels, l'électrification du réseau ainsi qu'une prolongation du trajet initial entre Samoëns et Sixt. A ce nouveau tram correspond un nouveau tracé. On choisit de dévier le trajet de la route de La Bergue, déjà sujette à une forte circulation, au profit du chemin qui deviendra celui « de de la Gare ». Il faut alors procéder à de nouvelles acquisitions de terre qui mènent parfois à des expropriations.

Deux époques, deux trams, deux technologies, deux tracés. Le petit tram qui traversait les rues de chaque village est maintenant doté de sa voie en site propre. On modernise, la vapeur fait place à l'électricité. Dès le 24 Août 1932, il ne faut désormais plus qu'une heure trente pour relier Annemasse à Sixt avec une vitesse de 30km/h. Le premier trajet est inauguré en présence des hauts personnages de l'époque : préfet, sénateurs, maires… Au-delà de rapprocher les distances, le passage du tram dynamise, outre le tourisme; l'agriculture, l'industrie, le commerce – tout en faisant d'Annemasse un véritable centre au carrefour des voies.[37] *«Annemasse a ensuite complètement explosée grâce à la proximité de la Suisse d'une part, grâce au chemin de fer et grâce à tout le dynamisme qu'il y avait à cette époque. »*[38]

[37] Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *En petit train et en images, D'Annemasse à Samoëns et Sixt, L'histoire du CEN.* Editions du Mont, 2008. p. 3.

[38] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

On uniformise également le trajet en proposant un prototype de gare qui sera répliqué à tous les villages. A Cranves-Sales, on créé une halte à Borly et on réalise la première gare-témoin à La Bergue, décrite ci-après par Louis Gerdil et Gilbert Taroni : *« Le site de La Bergue est retenu pour y construire la gare-témoin qui servira de modèle à ses consœurs sur le trajet. Ce sont des bâtiments luxueux pour une ligne d'intérêt local mais promise à un bel avenir. […] La gare abrite une halle aux marchandises. Le quai donne l'accès aux voyageurs. Il est prévu un pont mobile reliant facilement le wagon au quai en cas de nécessité. Un large porche donne sur la cour et sur les voies par un auvent en béton. A l'étage, un logement pour l'agent de compagnie. »* [39]

[39] Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *En petit train et en images, D'Annemasse à Samoëns et Sixt, L'histoire du CEN.* Editions du Mont, 2008.



Passage du tram électrique en gare de La Bergue, Années 1950. *Cranves-Sales*

GERDIL Louis, TARONI Gilbert. *Images d'autrefois. Annemasse et ses environs.* Editions du Mont, 2005.

Des personnages typiques font partie de la mémoire collective et sont connus de tous. Ce sont des figures de la ligne, 70 ans plus tard, les anecdotes qui leur sont reliées se racontent encore. Parmi eux, Joseph Gaidon, contrôleur et wattman, à qui on attribue une célèbre réplique. Les aléas de la mémoire font quelque peu varier les versions mais le fond de l'histoire reste le même.

« Là c'est Joseph Gaidon sur la photo, c'était le contrôleur. Lui, il était connu parce qu'un jour quelqu'un d'impatient lui avait demandé : «elle démarre à quelle heure votre brouette?». Ça l'avait un peu énervé alors il avait répondu « Quand elle sera pleine de fumier ». Ça avait fait scandale. »[40]

[40] Extrait du témoignage de Jean-Paul MAURICE.

Pendant qu'il poinçonne les tickets, sa femme est cheffe de la gare de La Bergue. Ils occupent, avec leurs enfants, l'étage de la gare, réputé peu confortable.

De même, ponctuellement, Alexandre Gaud œuvre pour la collectivité en se rendant chaque matin à la halte de Borly pour recueillir le courrier qu'il transporte à la poste de Cranves-Sales.

Alexandre Gaud, à la halte de Borly.



GERDIL Louis, TARONI Gilbert. *Images d'autrefois. Annemasse et ses environs*. Editions du Mont, 2005.



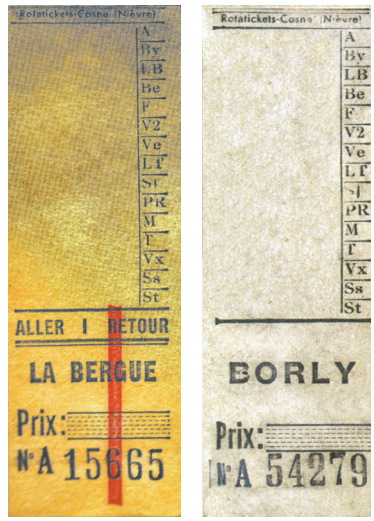
Joseph Gaidon, contrôleur et wattman, Années 1950. *Cranves-Sales*

GERDIL Louis, TARONI Gilbert. *Images d'autrefois. Annemasse et ses environs*. Editions du Mont, 2005.

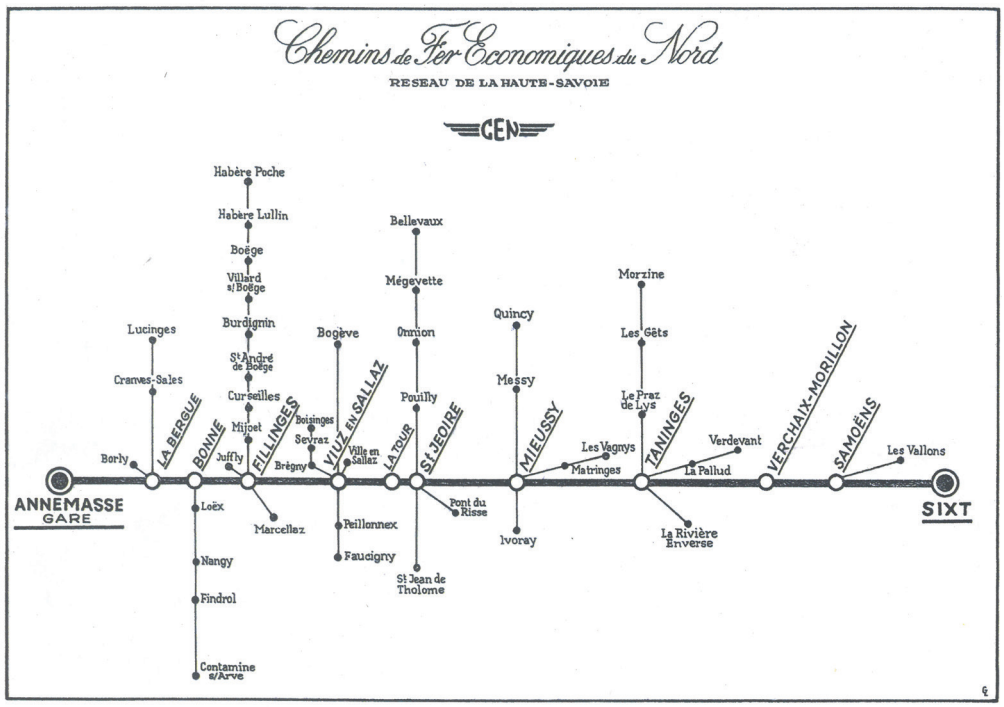
On achète son ticket au café Baillard de Borly. Thérèse Perrière, alors enfant, se souvient de la vie au café de ses parents :

« Dans notre café, il y avait toujours beaucoup de monde. C'était surtout les paysans d'en haut qui venaient travailler les terrains communaux. Ils avaient tous droit une fois par année à une parcelle. Et puis, quand les gens voulaient appeler le docteur, ils venaient chez nous car nous avions le téléphone public. On vendait aussi des billets du petit tram qui faisait Annemasse-Sixt, plusieurs fois par jour. Les gens descendaient de Martigny, de Lossy, de partout, pour aller travailler à Annemasse. Ils n'y allaient pas en voiture avant, ils prenaient le tram. Et bien, ils attendaient tous dans la cuisine. C'était une habitude d'y rentrer. La cafetière était toujours sur le fourneau. Quand les gens venaient l'hiver, de Martigny ou Lossy, il faisait froid alors maman leur servait à tous le café. […] A cause du tram, on ne fermait jamais. »[41]

[41] Thérèse PERRIERE. *Une vie à aimer*. Atelier Sanda Roven, 2007. p.8 à 10.



Tickets de tram.
Louis GERDIL, Gilbert TARONI.
En petit train et en images, D'Annemasse à Samoëns et Sixt, L'histoire du CEN. Editions du Mont, 2008.



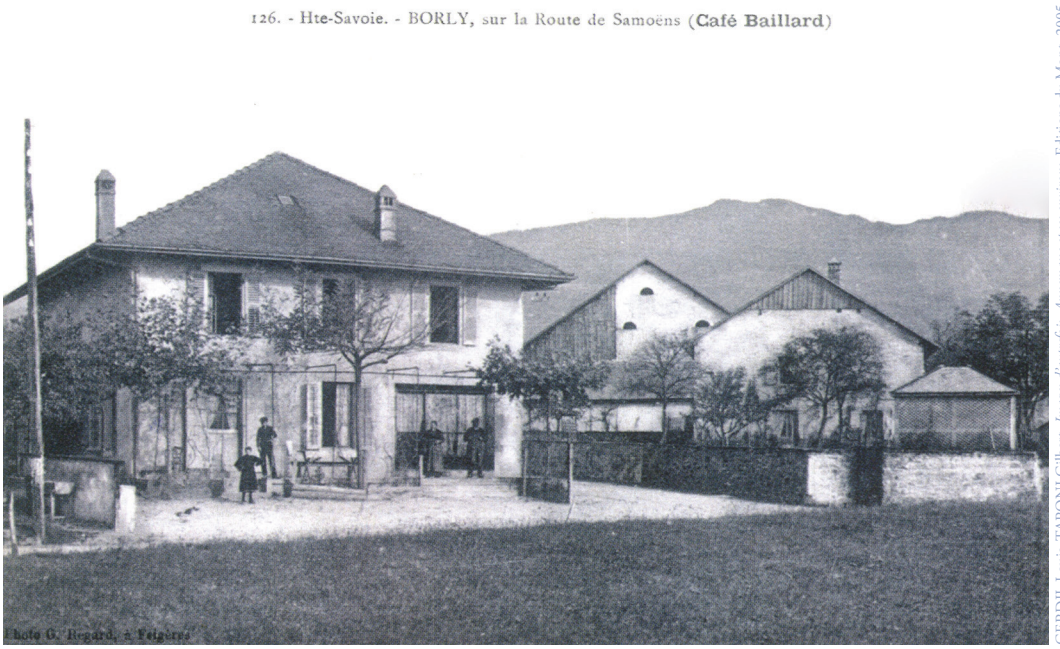
Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *En petit train et en images, D'Annemasse à Samoëns et Sixt*. Editions du Mont, 2008.

On dénombre seize arrêts le long de la première ligne à vapeur.[42]

[42] Liste des arrêts: Annemasse, Bas-Monthoux, Borly, La Bergue, Bonne-sur-Menoge, Fillinges, Viuz-en-Sallaz, Ville-en-Sallaz, La Tour, Saint-Jeoire, Pont de Risse, Mieussy, Taninges, Verchaix. Correspondance pour Marignier. Correspondance pour Findrol, Contamine et Bonneville.

« A table, surtout avant l'arrivée de mes sœurs, on ne parlait pas. Devant moi il y avait un grand tableau avec toutes les stations du tram : je les savais toutes par cœur. Comme on ne parlait pas, j'étudiais le tableau. C'était le seul moment où mes parents avaient le temps de se parler un peu. […] On avait un prix sur le tram et on pouvait monter à Samoëns pour pas cher. »[43]

[43] Thérèse PERRIERE. *Une vie à aimer*. Atelier Sanda Roven, 2007. p.9 à 11.



Café Baillard, Années 1940. Borly, *Cranves-Sales*

GERDIL Louis, TARONI Gilbert. *Images d'autrefois. Annemasse et ses environs*. Editions du Mont, 2005.

Rares sont ceux à l'époque qui n'empruntent pas ce fonctionnel et populaire mode de transport. Les loisirs sont peu fréquents à l'époque et les cranves-salien.e.s l'empruntent plus volontiers en direction d'Annemasse, pour aller faire des courses, se rendre chez le médecin – plutôt qu'en direction de la station terminus de la ligne électrique désormais touristique. Les moyens sont limités et les trajets bien souvent restreints aux besoins élémentaires. Certaines anecdote prêtent encore à sourire.

« Il y avait une grand-mère qui venait d'Annemasse ou des environs qui avait promis à son petit fils de l'emmener à la montagne avec le tram. Mais tu comprends elle devait être un peu juste financièrement alors elle s'est dit qu'elle aller l'emmener un peu moins loin, il y en a qui disent que c'était Borly. En tout cas le petit était pas si bête parce que quand elle lui a dit qu'ils étaient arrivés, il a demandé si Samoëns ça commençait par un B. Il avait du lire le nom sur la halte. » [44]

[44] Extrait du témoignage de Jean-Paul MAURICE.

« Les gamins parfois s'amusaient à mettre du savon sur les rails pour le voir patiner. Et puis après, le chef de train descendait pour sabler - Il avait un seau de sable - il mettait du sable pour que ça adhère.»[45]

[45] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.



Marthieu Dunand et Alexis Sermondadaz - Ecomusée Paysalp

Toujours présent dans les mémoires collectives et familiales, on lui dédit même une chanson et on dénote aujourd'hui un soupçon de nostalgie de la part de ceux qui l'ont connu, reflet de la déception ressentie en 1959 lorsque l'on apprend l'abandon imminent de la ligne sur le territoire français. Le 14 Mai 1959, c'est l'ultime trajet du célèbre tram vert et blanc, immortalisé en gare de la Bergue. Pendant encore 2 ou 3 ans, seuls les rails à l'abandon constituent le vestige de cette époque révolue.

(Parlé) Annemasse - gare P.L.M
Messieurs les voyageurs pour Samoëns
en voiture s.v.p.

Ce tram est un' bénédiction
Pour les journalist's du canton ;
Ils peuvent et non sans raison
Lui rendre grâce
Car ces correspondants locaux
D'quoi parl'raient-ils dans leurs journaux
S'il fonctionnait sans nul accroc
L'Samoëns - Annemasse

(Parlé) La Bergue

L'train a une bell' côt' à grimper
Un p'tit peu avant d'arriver
A Bonne, faut pas vous figurer
Qu'ça l'embarrasse
Si l'premier coup ça a raté
Trois, quatr' fois on l'voit r'commencer
Il a beaucoup d'tenacité
L'Samoëns - Annemasse

Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *En petit train et en images. D'Annemasse à Samoëns et Sixt.* Editions du Mont, 2008.

« Après l'arrêt du tram, les rails sont restés en place. Les paysans de Cranves, la Bergue, Borly ont récupéré toutes les traverses. C'est pour cela que toutes les entrées de parc c'est toutes des traverses du tram. Un jour ils sont venus enlever les rails, j'ai vu de mes propres yeux, ils n'avaient pas d'engin de levage, ils soulevaient les rails et les chargeaient comme çà à 20 bonhommes. »[46]

[46] Extrait du témoignage de Jean-Paul MAURICE.

Autrefois déjà et aujourd'hui encore cette décision est accueillie avec une incompréhension générale. En effet, il aura fallut attendre décembre 2019 pour qu'une liaison ferroviaire directe revoit enfin le jour entre Genève et Annemasse avec le CEVA, fruit de réflexions de longue date. Si ce nouveau tronçon de 16km permet de relier efficacement les réseaux ferroviaires suisses et français, il n'est pas encore à la hauteur du CEN dans l'esprit des habitants. Aucune liaison directe à destination des stations haut-savoyardes et un trajet relativement ardu pour s'y rendre favorisent l'utilisation de la voiture. On a le sentiment d'avoir fait un pas en arrière en matière de transport.



Dernier trajet du tram, le 14 Mai 1959. Passage en gare de La Bergue. *Cranves-Sales*

Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *En petit train et en images, D'Annemasse à Samoëns et Sixt*. Editions du Mont, 2008.

La place de La Bergue

A moins de 2km du centre-bourg, le vaste carrefour de La Bergue distribue les routes de Thonon, Lucinges, Bonne et La Bergue. Au premier coup d'œil, on peut noter la présence d'un restaurant « Au vieux pressoir », d'habitations dotées d'un certain cachet, d'une croix de pierre et d'un espace laissé libre de constructions utilisé comme parking. Les environs sont densément bâtis à l'exception de quelques champs laissés libres – plus pour longtemps – de part et d'autre de la route de La Bergue, avant d'arriver au rond-point. La circulation y est assez dense autour d'un giratoire discret et à peine mis en relief, sur lequel les voitures roulent plus qu'elles ne le contournent. A proximité du carrefour, le bâti est plus resserré laissant deviner une existence plus ancienne.

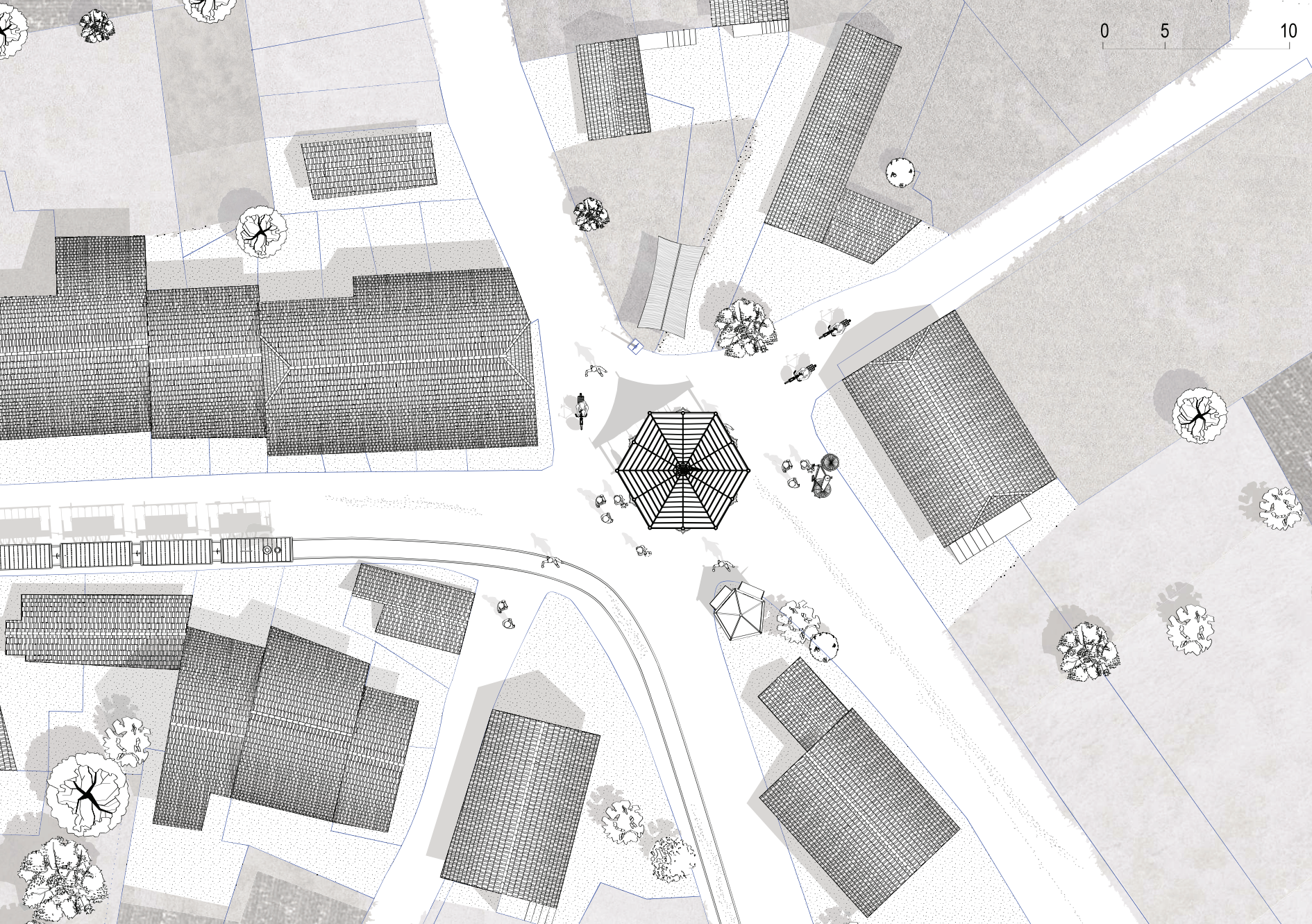
C'est une place qui a du vécu, qui a vu passer plusieurs catastrophes et évènements, des temps forts de partage et de solidarité, au gré des époques. On s'y rassemble entre enfants du coin :

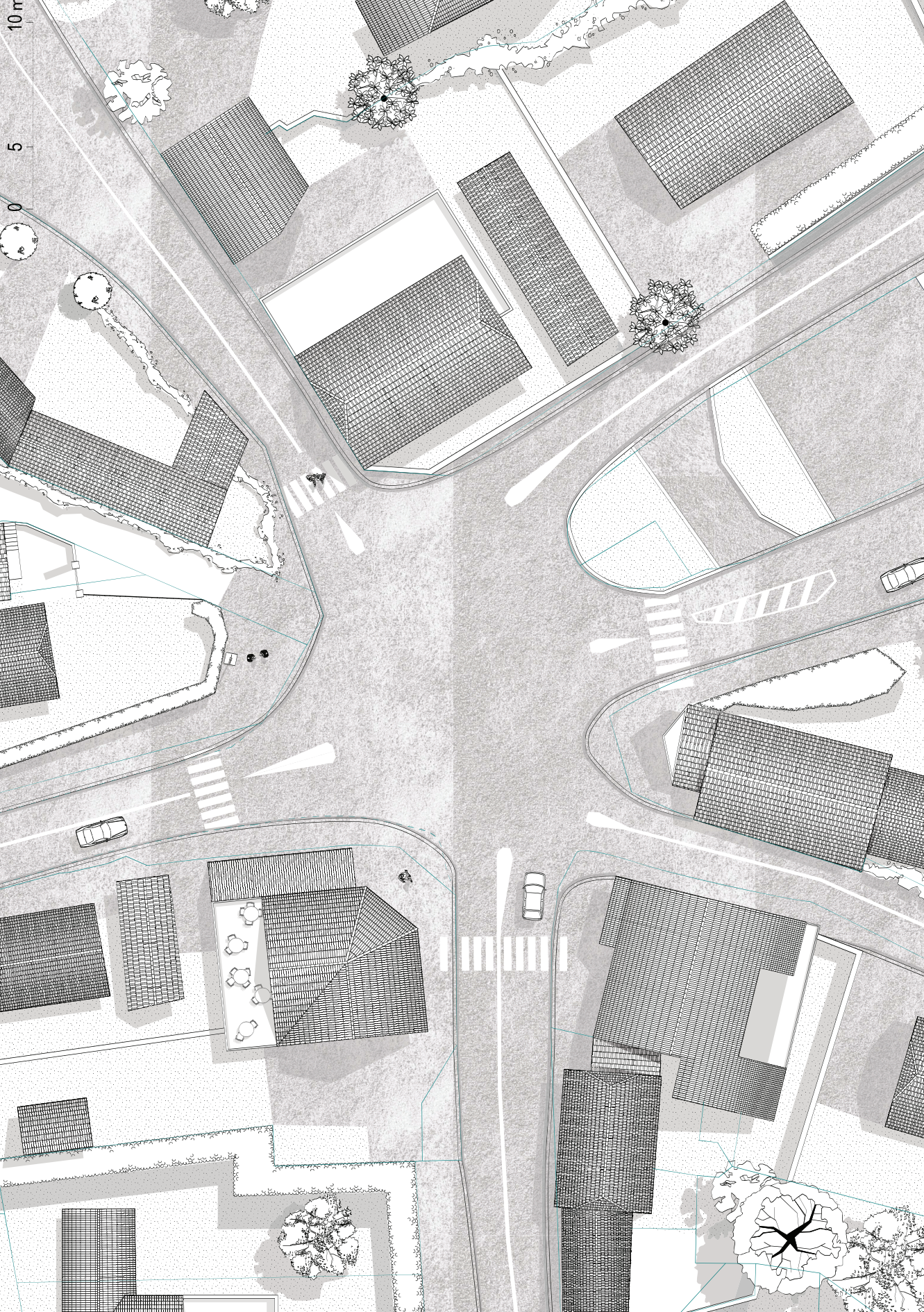
> *« On se regroupait sur la place du village nous souvent. Parce que tu sais, quand on était petits, on restait entre nous, on n'avait pas beaucoup de véhicule pour se déplacer ».* [47]

[47] Extrait du témoignage de Raphaël PASCUAL. A l'âge de 4 ans, il arrive d'Espagne pour s'installer à Cranves-Sales, au hameau de La Bergue avec sa famille. Il habite aujourd'hui au hameau de Borly.

Elle a été construite, détruite, réparée, modifiée. En 1888 déjà, puis le 4 Juin 1904 et de nouveau en août 1930, de lourdes inondations submergent plusieurs villages sur les flancs des Voirons. Cranves-Sales est également touchée et La Bergue tout particulièrement par sa proximité avec la rivière de la Menoge. Les quantités d'eau inédites font déborder la rivière. Champs cultivés, prairies, jardins, routes sont ravagés. Parfois, une maison s'écroule. La ligne de tram est coupée. On a à peine le temps d'évacuer le bétail des écuries. Il faudra plusieurs jours pour venir à terme des eaux boueuses qui recouvrent les routes et tenter de redonner au village son aspect initial. *« Je pense que la Bergue a été marquée par deux choses importantes, ils ont été inondés, je sais pas si c'est pas en 1907. Une inondation catastrophique ! Et puis la Bergue a brulé en tout cas par moitié, peut être dans les années d'après-guerre, mais à vérifier. Parce qu'à l'origine, La Bergue avait pratiquement plus de développement que le chef-lieu de Cranves. Il y en avait certains qui voulaient que le centre de la commune soit ici. »*[48]

[48] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.


0
5
10


0
5
10 m


10 m
5
0

Ainsi, le Vendredi 4 Août 1905, aux alentours de 15h00, un incendie démarre dans la maison faisant l'angle entre la route de La Bergue et la route de Thonon actuelles. C'est l'été et les températures déjà importantes associées aux fortes rafales de vent ce jour-là, entrainent une propagation rapide du feu qui commence à embraser une maison située à plus de 20 mètres. La proximité des maisons dans ce bourg caractéristique ne facilite pas le travail des pompiers. Il suffit d'une demi-heure pour que 12 d'entre elles soient en proie aux flammes. Avec elles, disparaissent récoltes et bétail n'ayant pu être secourus. Tous les pompiers de Cranves-Sales, 52 à l'époque, sont sollicités et reçoivent le renfort de quatre communes environnantes. On tente de préserver les maisons voisines pour maîtriser l'incendie mais l'eau se fait rare à cause de la sécheresse. Le bilan est lourd : 18 maisons subissent d'importants dégâts, on ne dénombre pas de victimes en dehors des animaux. La nouvelle de l'incendie circule rapidement, et pour cause, la circulation du tram est interrompue et l'électricité coupée dans les environs et jusqu'à Annemasse.

Pendant les jours suivants, les habitants se réunissent par curiosité ou par soutien. Chacun apporte son aide pour tenter de récupérer un meuble, un objet, un souvenir. Les ruines fument encore et cet évènement restera célèbre tant pour sa tragédie que pour l'élan de solidarité qui l'a suivi. Une société d'assurance cranves-salienne reçoit le soutien du ministre de l'agriculture et des collectes de particuliers s'organisent comme sur la place nationale à Annemasse. On ne saura jamais précisément ce qui le provoqua bien que les gendarmes de l'époque penchèrent pour une fermentation des récoltes. Aujourd'hui encore, on raconte ce fait divers comme si on l'avait vécu. On se souvient d'un père, d'une grand-mère, touchés de près ou de loin, le racontant avec émotion. Ce sont ces évènements, relatifs à une mémoire collective, qui l'ont façonnée, accidentée, déformée et profondément transformée jusqu'à donner à cette place son visage actuel.



Place de La Bergue, début 1900



Place de La Bergue, 4 Août 1905

GERDIL Louis, TARONI Gilbert. *Images d'autrefois. Annemasse et ses environs.* Editions du Mont, 2005.



GERDIL Louis, TARONI Gilbert. *Images d'autrefois. Annemasse et ses environs.* Éditions du Mont, 2005.

Mobilisation de la population suite à l'incendie; place de La Bergue. *Cranves-Sales*

Bien que relativement excentrée par rapport au centre-bourg comprenant l'église, le hameau de La Bergue est considéré pendant longtemps comme le véritable centre du village par son dynamisme, sa grande place accueillant évènements et festivités, sa densité de population, ses nombreux restaurants, sa fruitière et sa proximité avec l'unique gare du village, évoquée plus tôt. Il ne manque en réalité que l'église.

« Il faut savoir que le carrefour de La Bergue, à l'époque, était un carrefour très important car c'était la seule route qui allait dans le Chablais . Et puis à l'époque, il y en a même certains qui envisageaient de déplacer le sommet de la commune et de l'activer davantage sur La Bergue.»[49]

[49] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

« C'était presque le centre à l'époque La Bergue du coup?
- Oui c'était un centre commercial parce qu'en plus, à La Bergue, il faut savoir qu'il y avait trois restaurant renommés, où les Suisses venaient manger, donc il y avait une activité de restauration importante. Il y avait aussi le garage Ray-Mermier à l'époque où on allait acheter l'essence, c'est très important. »[50]

[50] Extrait du témoignage de Raphaël PASCUAL.

Place de La Bergue actuelle



Le chef-lieu étant densément bâti, il ne possède pas suffisamment d'espace libre pour y accueillir une place. Lorsque de petits évènements y était organisés, ils investissaient la route, peu fréquentée. Parmi eux, le 11 Novembre, marque les esprits. On commémore l'armistice par un discours au pied du monument aux morts. Puis c'est sur la route longeant la mairie-école que se déroule la suite des festivités.

De la même façon, on se souvient de la kermesse paroissiale, elle aussi organisée au chef-lieu une fois par an,

« La kermesse se passait au centre du village, un peu dispersée dans la cours de l'école et dans la rue. Avant, l'école c'était dans la mairie actuelle; on disait la « mairie-école ». Bon c'était un petit truc cette kermesse. [...] C'était plutôt l'été ça me revient, c'était au mois d'août, vers le 15 août ! après les moissons, oui ! parce qu'un jour ils étaient venu chercher quelque chose chez nous et on était en train de charger de la paille. Ils étaient venu chercher le tracteur à mon père. Ils réquisitionnaient tout le monde ou tout le matériel de la commune c'était comme ça, c'était simple. J'ai retrouvé une photo. Là , j'ai 7 ans, il y avait la pêche aux poissons c'était un dimanche après la messe. »[51]

« Il y un monsieur qui tirait des boites pour faire des pétards. C'était Camille Maurice, c'était des boîtes de forme cylindrique. Le monsieur les avait bourrées de poudre d'artifice […] et ça faisait un bruit énorme. […] Il faisait ça dans la rue de la poste, c'était un événement ! et puis après il y avait un discours, on portait le peu de fleurs qu'on avait et puis il y avait une limonade offerte chez Mme Perrière au café des Voirons, alors c'était génial pour nous ! Les gens allaient écouter l'hommage et puis après à la fin Camille Maurice faisait sauter ses boîtes. »

- C'était sur la route donc, il n'y avait pas vraiment de place?

- Ah non non il y avait pas de place à Cranves. A la place des deux chemins de Cranves, c'était tout construit. Il y avait le beau bâtiment de la cure collé à l'église et puis la ferme à Boccard qui avançait jusqu'à la route où il ont fait la petite place maintenant. Tout ça n'existait pas.

- du coup la place était plutôt à la Bergue ?

- Ah oui la plus grande place était celle de La Bergue. D'ailleurs on a toujours dit «la place de la Bergue».[52]

[51] Extrait du témoignage Jean-Paul MAURICE.

[52] Extrait du témoignage de Michelle GUEBEY.



Collection personnelle de Jean-Paul Maurice.

Kermesse du 15 Août1958, chef-lieu. *Cranves-Sales.*



Cellard J. , Bron. Archives départementales de la Haute-Savoie, 13 Fi 2317

Vue sur la rue de la poste depuis la cour de la mairie-école. 1956-1962. *Cranves-Sales*

C'est donc à La Bergue que prennent place tous les grand évènements. Une manifestation, en particulier, a marqué les esprits: la vogue. Jusqu'en 1956 environ, chaque année sans dérogation, à la même date, le jour de la Saint-Jean on attend avec impatience cette parenthèse enchantée au milieu des moissons. A l'époque, les loisirs sont rares et on ne manquerait pour rien au monde la petite récréation estivale. On y rencontre tout le village, on donne « quelques sous » aux enfants pour les laisser librement profiter des animations. Il convient de faire un effort d'imagination pour revenir au temps où ce vaste espace occupé par des voiries, encore en terre battue jusqu'en 1950, était couronné en son centre par le fameux carrousel Dufaux, comme on l'appelle.

> *« Pièce par pièce, repeintes de neuf, chevaux, cochons, carrosse balancelle sortent des roulottes qui leur servent d'abri. Les tentures sont brossées, les mécanismes huilés, l'orgue limonaire aux 49 touches magiques révisé. Tambours et flûte font la joie des grands pendant que tournent, montent et descendent les enfants.»*[53]

[53] Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *Images d'autrefois, Annemasse et ses environs*. Editions du Mont, 2005. p. 32.

Le manège de chevaux de bois se déplace de village en village mais provoque à chaque fois le même effet chez les enfants. Plus de 60 ans après, la réaction face aux images de ce souvenir heureux est la même qu'au travers du regard enfantin. Le manège avait été construit en 1906 par la famille, les quintaux de perle des rideaux cousus à la main par la mère de famille. Plus qu'une fête populaire, c'est un évènement fédérateur, une occasion de se voir en dehors des travaux des champs qui réunissent aussi bon nombre de personnes. On revêt son habit du dimanche, on se retrouve, se regroupe, se détend. Tout le monde est là, sous le soleil du début de la saison estivale. Là encore, les souvenirs visuels s'entremêlent aux mémoires sensorielles des sons et odeurs de l'époque. On se souvient de la musique mécanique du carrousel qui reste dans la tête, du bruit des ballons qui éclatent au jeu de « crève-ballons », de celui des allers-retours des balançoires savoisiennes mais aussi de l'odeur émanant du vendeur de pâtisseries: bescoins au safran et anis, tortillons au cumin, pain au marc de noix…

« Ah ! La vogue à la Bergue ! Regardes comme il était magnifique ce manège ! ah ça fait plaisir. […] On l'appelait le carrousel à Dufaux, c'était un vieux carrousel vraiment magnifique. Il y avait aussi des attractions, il y avait une canne à pêche, des casse-bouteilles.»[54]

[54] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

« Alors il y avait une chose assez formidable. C'étaient les grandes balançoires qui ressemblaient à des bateaux, c'était comme des barques avec de grands supports métalliques. Tu montais très haut. Mais par contre, il y avait une planche qu'ils levaient avec une chaîne pour faire frein quand on allait trop haut ou quand il fallait payer.»[55]

[55] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.



Reconstitution potentielle de la place animée de La Bergue, un 29 Juin.



Manège itinérant Dufaux. Années 1920-1930. *Annemasse*.

GERDIL Louis, TARONI Gilbert. Images d'autrefois. Annemasse et ses environs. Editions du Mont, 2005.



Balançoires savoisiennes itinérantes, Années 1920-1930. *Annemasse*.

GERDIL Louis, TARONI Gilbert. Images d'autrefois. Annemasse et ses environs. Editions du Mont, 2005.

Tous les enfants du village s'en souviennent, avec un petit sourire en revoyant les photos.

« Oh bien sûr ! la vogue à la Bergue bien sur [rires] oui c'était le carrousel. J'y suis montée là-dessus. […] On y allait pas beaucoup, on n'avait pas la permission on était tellement nombreux à la maison. […] Je me souviens ! Du temps de ma mère parce que j'étais toute petite, on y allait, faire un tour. On partait l'après-midi, on descendait le cimetière, on allait à pied, c'était tout à pied. » [56]

[56] Extrait du témoignage de Marie CONTAT.

La Vogue à La Bergue



GERDIL Louis, TARONI Gilbert. Images d'autrefois. Annemasse et ses environs. Editions du Mont, 2005.

En 1956, on arrête la vogue en place de La Bergue à cause d'une circulation déjà trop importante et estimée dangereuse. Elle est déplacée au chef-lieu où elle s'étend là-encore sur la route, et dans tout espace résiduel, faute de place. *« Les forains arrivaient à Cranves. Il y en avait dans la cour de l'école, en face vers la ferme à Gerdil, il y en avait partout. Ils mettaient les grosses roulottes dans la rue qui est devant la poste. Et je me rappelle après il y avait le bal, c'est la première fois que j'ai vu un orchestre »*[57]. Interrompue ensuite pendant 10 ans, elle renait dans la cour de l'école puis sur la place Torella, récemment créée à proximité du centre. Comme pour Rosses et sa place improvisée entre le lavoir et le pèse-lait, la place de La Bergue accueille aussi chaque année l'Alambic et son célèbre propriétaire.

[57] Extrait du témoignage de Jean-Paul MAURICE.

Autre fait marquant dans les mémoires de chacun, la création du contournement de la Bergue, par une déviation en 1994. Les habitants du hameaux se souviennent du contraste entre le carrefour très fréquenté de l'époque et celui brusquement délaissé voire désert.

« Ce qui m'a aussi marqué, vu que je suis de La Bergue, c'est la déviation de La Bergue parce qu'avant toutes les voitures passaient à la Bergue. Avant on se mettait sur la place et on comptait les voitures, il y en avait un qui comptait telle marque, l'autre comptait telle marque. On pariait sur quelle voiture passerait le plus. C'était pour passer le temps.»[58]

[58] Extrait du témoignage de Raphaël PASCUAL.

En 2009, la carrefour est modifié, comme constaté entre les plans de 1981 et actuel, on ajoute un giratoire et on place en retrait du rond point le raccordement avec le chemin de Césargues. Progressivement c'est aussi le développement des environs qui reste frappant, telle que la route reliant La Bergue au centre du village, que l'on emprunte quotidiennement pour se rendre à l'école.

« Aujourd'hui je reconnais l'église, le bâtiment de la mairie où on allait à l'école, le cimetière, la maison voisin qui est au-dessous du cimetière. Ce qui m'avait marqué c'est une des premières maisons qu'ils ont du construiree, on l'appelait le chalet des Suisses. Ça m'avait marqué de construire là, c'était une route que l'on prenait tout le temps pour aller à l'école. Avant il y avait pas une maison là bas quand on montait à l'école. C'était tout des vergers, des arbres, des champs. Il n'y avait pas de bruit à part les vaches. Il n'y avait pas de voiture, c'est aussi ça qui était impressionnant, par rapport à maintenant. On était plus tranquilles pour se balader au bord des routes. C'est pour ça qu'il y a même des événements, qui n'étaient pas forcément sur des places, c'était sur des routes, il y avait juste pas de passage. Aujourd'hui, on n'a pas les même relations entre les gens. Avant on s'entendait tous, on se connaissait tous, on s'entraidait. Maintenant on ne se connait pas. »[59]

[59] Extrait du témoignage de Raphaël PASCUAL.

La plaine de Rosses

Depuis un peu plus d'un an, la plaine de Rosses a perdu ses airs bucoliques. On lui a retiré ses fidèles gardiens verdoyants. Quelques arbres bordant la route de Rosses disparus et c'est une expérience spatiale complètement différente qui se crée. Le béton a de nouveau gagné du terrain. A la ligne irrégulière et effritée des accotements se juxtapose maintenant un parfait tracé aux frontières bien délimitées, un « boulevard » presque. D'un coté la nature, de l'autre l'asphalte. Aucun risque de se méprendre, la nature est bien mise en cage. On a remplacé la ligne fatiguée et bancale du parc de bois et de barbelés, témoin de la présence de pâture et de bétail. Une allée de poteaux de bois décorés s'étend à la place. En face, l'accotement est dominé par de nouveaux lampadaires.

Jusqu'au milieu du XXe siècle, la route de Rosses est peu fréquentée, elle est encore en terre battue, poussiéreuse quand il fait sec, boueuse quand il a plu. C'est un vaste terrain vague pour les enfants du coin dont Denis Thomas: *« A l'époque, on pouvait jouer au foot dans la route »*. A pied ou à vélo, ils serpentent la voie jusqu'au centre du village: *« On allait à pied à l'école, on était jusqu'à 21 à aller ensemble sous la surveillance des plus grands. La route pour aller à Cranves a été goudronnée en 54 et parallèlement à ça il y a eu l'arrivé des vélos pour les gamins donc après on allait à l'école en vélo. On mettait donc 20 minutes pour aller à l'école quand on allait à pied et puis 5 minutes maximum quand on était en vélo. On entreposait nos vélos dans la petite guitoune où il y a le train dessiné quand on arrive à Cranves. »* [60]
Les voitures sont encore rares, les routes peu adaptées, on sait précisément qui possède une voiture dans le village. Quand les voitures sont de sortie, elles emmènent les enfants faire un tour, c'est presque un manège, une véritable attraction. Les parents ne craignent pas pour la sécurité de leurs enfants qu'ils laissent jouer librement et sans surveillance au milieu de la route. La circulation n'est pas une menace à l'époque.

[60] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

« On avait des vélos et notre plaisir c'était d'aller faire un tour sur la route, puis on allait à la rencontre des tracteurs dans les champs, toujours avec nos vélos. Il y avait de temps en temps une voiture qui passait.»[61]

[61] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.



Collection personnelle Claude Rodriguez, route de Rosses, vers 1960.

Avec la mécanisation et le développement des modes de transport, les pouvoirs publics se voient dans l'obligation d'apporter une réponse en adaptant les anciennes voies de circulation aux véhicules motorisés. Bien que les demandes et réflexions soient croissantes dans les années 1930, la période d'après-guerre et le manque de moyens financiers retardent le goudronnage. On privilégie en priorité les importants axes de communication. Plus qu'une simple adaptation des voiries, le développement des routes et de la circulation automobile traduit l'apparition de nouvelles filières industrielles. Le passage de la route poussiéreuse que l'on a toujours connue au revêtement d'asphalte reste un moment fort dans la mémoire de bon nombre des habitants.

« Tu te rends compte, moi je me souviens quand ils ont goudronné la route, juste là, devant chez moi, en 1954. […] Il faut savoir que comme toutes les routes à l'origine, elle devait être faite à 5 m de large, et puis, quand la goudronneuse venait, négligemment, ils prenaient chaque fois 20 cm voir 30 voir 50 cm de plus; ça dépendait des virages et compagnie. Si bien qu'après, quand ils refaisaient un projet, ils partaient sur les bases de l'endroit goudronné. Et puis il y avait un gars à la DDE [Direction Départementale de l'Equipement] à Annemasse, qu'on craignait beaucoup. Alors lui, il ne s'embêtait pas, il avait fait des avant projets dans toute la circonscription d'Annemasse et il avait tiré des largeurs de réservation à 12m pour être tranquille. »

Denis Thomas

Des années après, lorsque l'on emprunte la route de Rosses pour se rendre en direction du bourg de Cranves-Sales, on est frappé par le contraste évident du paysage s'étendant de part et d'autre de la chaussée. A gauche, derrière des talus enherbés, on découvre une succession de constructions pavillonnaires sans interruption dont on distingue principalement les toitures, le reste étant dissimilé derrière de denses haies. Tout est relativement cloisonné. De temps à autre, un chemin d'accès, goudronné ou non, offre une « parenthèse d'air ». A droite, au contraire, et sur une distance de 500m, le cône de vue se compose de prairies s'étendant à perte de vue. Au loin, on distingue les Bois de Rosses ; en arrière plan le Salève.

En 1950, on trouve des parcelles encore entièrement arborées où on cultive des vergers. Dès les années 1960, la vaste plaine agricole commence à s'urbaniser avec les premières villas individuelles. Là encore, on se souvient précisément des premières modifications paysagères.

« Alors je vais t'expliquer, quand je suis venue là en 1955, la dernière maison de Rosses, c'était chez Thomas, d'ici jusqu'au chef lieu, il y avait aucune maison. Aucune. Ça s'est fait bien après, c'était un parc là où ils mettaient les vaches. oh ça évolué c'est incroyable ! » [61]

[61] Extrait du témoignage de Marie CONTAT.


0
20
40m


0
20
40m


0
20
40m



« *Est-ce que l'urbanisation de la route de Rosses a été marquante ?*
- Oui ! Beaucoup, beaucoup parce que, si tu veux, on y a assisté progressivement. Alors en gros ça a commencé dans les années 60. Thérèse et Louis Perrière ont été les premiers à faire une villa à l'entrée de Cranves. Mais, avant ça, de Rosses à Cranves, à l'époque où j'allais à l'école à Cranves c'est-à-dire jusqu'en 1960, il n'y avait aucune maison, ni à gauche, ni à droite. Il n'y avait que des champs de chaque côté. » [62]

[62] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

A la frontière avec la zone industrielle de Ville-La-Grand, la plaine de Rosses se positionne en tant que porte d'entrée de la commune et zone tampon entre l'espace densément bâti de la zone et le caractère à dominante agricole de Rosses. Elle est l'un des derniers vaste espace agricole qui fait d'ailleurs l'objet d'une protection par le Schéma de Cohérence Territorial (SCoT) de l'agglomération d'Annemasse. En effet, son horizontalité le rendant facilement labourable et cultivable, on privilégie la préservation de ce milieu naturel et agricole en y interdisant toute urbanisation ou aménagement nouveau. Cette ouverture paysagère avec le Salève pour arrière-plan a vu défiler des siècles de techniques variées et de modernisations agricoles. La plaine de Rosses se souvient en particulier des moissons, passage annuel obligé pour tout agriculteur. A cela s'associent de nombreuses mémoires sensorielles, odeur d'herbe coupée, du foin fraichement coupé ; cette odeur presque poussiéreuse, le bruit de la batteuse, puis des tracteurs et autres outils agricoles, des voix entremêlées car c'est au départ une aventure collective doublée d'une profonde entraide.





« Est-ce que vous souvenez de l'époque des moissons, de la batteuse ?
- Mme Contat: ah, la batteuse [rires]. C'est des bons souvenirs parce que c'est des parties de rigolade, il y avait tout le monde qui s'y retrouvait. Elle restait 2 jours chez nous. il y avait une bande d'hommes. Alors il fallait leur servir à boire, fallait leur faire à manger et c'était du boulot. Quand ils moissonnaient, fallait aller sur le champ et faire des tas comme ça haut [elle mime], fallait les croiser. Ah ça oui j'y ai connu [rire] depuis tout gamin. » [63]

[63] Extrait du témoignage de Marie CONTAT.

« L'épisode de la batteuse aussi c'était spécial. J'ai des souvenirs où ils venaient chez nous. On faisait la tournée ; on allait tous les uns chez les autres pour se donner des coups de mains. Il y avait plus d'entraide, par exemple les ouvriers qu'il y avait chez nous, et moi on faisait le tour des fermes pour aider mais pas longtemps pour moi car après les moissonneuses batteuses sont arrivées. Je crois que la première moissonneuse batteuse a dur arriver dans les années 1950-54 donc en très peu d'années, l'épisode des batteuses s'est terminé. En même temps, on a perdu cet aspect de convivialité, mais aussi de fatigue commune et d'échange, quand il y avait eu des conflits éventuellement dans le courant de l'année et bien çà s'arrangeait à ce moment là. » [64]

[64] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

La modernisation des techniques rompt petit à petit avec une pratique collective forte. Chaque ferme s'équipe et le besoin d'entraide s'efface. De nos jours, les techniques ont beaucoup évoluées mais le principe reste le même et les moissons demeurent un épisode estival intense marquant. En plein été il n'est pas rare d'apercevoir simultanément les tracteurs des agriculteurs exploitant aujourd'hui la plaine de Rosses, symbole d'un savoir faire ancestral perpétué.

Le réaménagement récent de la voirie, terminé en 2019, offre désormais une piste multimodale de 2,50 mètres partagée entre piétons et cycles permettant un double sens de circulation et séparée de la chaussée par une bordure de béton. Les habitants, interrogés sur ce nouvel agencement, sont, pour la plupart, dubitatifs. Si le cheminement des piétons et cyclistes est, certes, plus sécurisé désormais, on déplore la perte du caractère rural et bucolique des nouveaux accotements au profit d'un aspect trop citadin ainsi que l'absence d'ombre, qui, associée à la réverbération du sol noir en goudron, rendent la piste difficilement praticable en été. L'aménagement de 1.3km a d'ailleurs fait l'objet d'une pétition pour tenter d'aviser la municipalité sur le caractère paradoxal d'un développement proclamant les modes de transport doux et respectueux de l'environnement au détriment de tout le patrimoine naturel existant. Ci-après, on peut lire un panel de témoignages, recueillis anonymement et concernant l'aménagement de la route.



La batteuse réunissante famille, amis, voisins. Années 1930.

GERDIL Louis, TARONI Gilbert. *Images d'autrefois. Annemasse et ses environs.* Éditions du Mont, 2005.



« On a déjà détruit le pèse lait du secteur de Rosses gardons un peu de notre histoire communale. Les arbres en font partie »



« Je ne reconnais plus mon village d'enfance ! C'est devenu une ville dortoir sans aucun respect de son histoire et de ce qui faisait son charme! »



« Le visage de Cranves-Sales se transforme tristement et la municipalité est bétonnée massivement.»



« Promouvoir les mobilités douces est une priorité environnementale, il paraît insensé d'abattre des arbres et de dégrader le patrimoine à cet effet. Il faut aller au bout du projet en réfléchissant aux véritables enjeux écologique, le tout est d'adapter le projet aux contraintes territoriales. »

Au vue des différents avis receuillis, on relève déjà l'amorce du mal-être des habitants provoqué par une rupture mémorielle avertie.

Par ailleurs, on peut remarquer en observant les plans réalisés au cours des années 1900, 1981 et actuelle, que le phénomène de mitage du territoire est de plus en plus marqué, rendant la pratique agricole plus difficile. Il reste aujourd'hui deux terrains agricoles non-bâtis à l'est et le paysage de la plaine de Rosses est fortement marqué par la dominance de maisons individuelles clôturées de toute part pour la majorité. Cette individualisation forte rompt de manière assez évidente avec le passé de pratiques collectives liées à l'agriculture. On se souvient d'ailleurs très aisément du paysage totalement vierge de construction quelques décennies auparavant.



Les moissons. Années 1920-1930. *Cranves-Sales.*

GERDIL Louis, TARONI Gilbert. Images d'autrefois. Annemasse et ses environs. Editions du Mont, 2005.



Famille et amis arrachant un champ de betteraves. Années 1920-1930. *Cranves-Sales.*

Collection personnelle de Michelle Guebey.

II

LE TERRITOIRE

Condensateur de mémoires plurielles

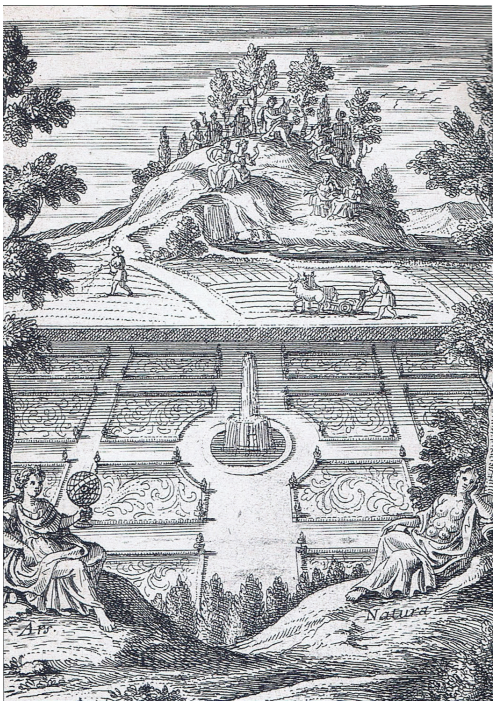
- 1 -

Une définition obsolète du territoire

Nous avons expérimenté, en première partie, à travers quatre cas formant le paysage de la mémoire de Cranves-Sales, l'épaisseur mémorielle constituant ces lieux de vie quotidienne, de travail, d'échange, de fête parfois, quatre appropriations de l'espace souvent modifiées au gré de l'évolution du territoire. Nous avons également constaté l'absence de considération de cette dimension historique au sein des politiques de développement menées. Nous allons maintenant - tout en gardant en tête les exemples développés au sein de l'archive et plus généralement celui de la commune de Cranves-Sales - nous intéresser de plus près au territoire, en tant que condensateur de mémoires plurielles et par conséquent nous concentrer sur l'action de l'urbanisation rompant avec ces mémoires. Pour répondre à cette question, nous nous interrogerons sur trois points. Le premier concerne le territoire, sa définition, sa représentation, sa temporalité, nous questionnerons ces pistes et leur possible obsolescence dans le contexte actuel. Ensuite, nous nous intéresserons à la corrélation possible entre recul de l'agriculture et disparition de la mémoire avant de terminer par une mise en situation dans le cas de Cranves-Sales, où nous reviendrons sur les exemples étudiés précédemment.

L'évolution de la société, et par conséquent du territoire, s'étant considérablement accélérée, elle devient difficile à canaliser. Une nouvelle dimension doit être intégrer, celle du temps, caractéristique de cette mouvance accrue du territoire. Ce nouveau paramètre faisant passer le territoire d'une surface plane en deux dimensions à un objet vivant en trois dimensions fait écho à l'accumulation de la mémoire par couches superposées qui constituent l'épaisseur mémorielle d'un territoire. Cela nous conduit à la nécessité de redéfinir le territoire par le biais de notions telle que le paysage construit.

Un paysage construit



[65] Pierre LE LORRAIN DE VALLEMONT. *Frontispice du livre des Curiosités de la Nature et de l'Art*, 1703.

L'image du frontispice du *livre des Curiosités de la Nature et de l'Art*[65] est une représentation idéale de la théorie des trois natures distinguant une premier nature *silva saltus* au sens d'intouchée par l'Homme, qui est ici habitée par des divinités ; au plan médian, on a la seconde nature *ager*[66] modifiée par l'homme pour produire des figues: c'est l'agriculture; puis une troisième nature, *hortus*, le jardin d'agréments entouré par des allégories de l'art et que l'on pourrait voir comme une carte emblématique en trois dimensions où l'on rassemble les composantes du monde pour en faire cette troisième nature, qui est par conséquent modifiée par l'homme pour se mettre à son échelle. Grâce à ce dispositif du jardin, la nature - cultivée ou non - devient paysage.[67]

[66] Mot d'origine latine signifiant *champ*, donnera le mot agriculture.

[67] Sébastien MAROT. *Taking the Country's side, agriculture and architecture.* Lisbon Architecture Triennale, Poligrapha, 2019.

S'il est vrai que l'Homme modifie son territoire depuis son apparition, à quel moment commence-t-il à le modeler et où se situent les limites entre l'espace naturel au sens d'intouché et sa construction ?



Extrait de google street view, janvier 2011.

Route de Rosses, Cranves-Sales.

Prenons cette photographie. Un chemin. Une rangée de piquets de bois. Quelques arbres au loin. Des champs.

A priori nous sommes face à un paysage que l'on pourrait qualifier de « naturel » par les éléments qu'il regroupe ainsi que l'absence de constructions à proprement parler. Pourtant, et si on se livre à une deuxième lecture, on peut se demander si chacun de ces éléments n'auraient pas trait à une forme de construction. Reprenons la description précédente en lui ajoutant quelques observations.

Un chemin créé par le passage répété de piétons et véhicules motorisés. Une rangée de piquets de bois formant une clôture. Quelques arbres au loin. Des champs fauchés. A gauche, un champ labouré.

Ici, il parait opportun de reprendre les termes proposés par Andrea Felicioni - dans son article *Les constructions du territoire* – afin de préciser ce que nous entendons par le terme construction. A propos du paysage « *naturel* », il dit : *« Ce n'est que dans un deuxième temps, bien qu'avec autant de force, que nous reconnaissons le labeur et l'effort de l'homme : l'effort de travailler la terre et les plantes et de transformer le paysage naturel en chemins, champs, fermes, clairières, masures, haies, fossés, potagers et vignobles. Avec une certaine surprise, nous nous rendons compte que la scène champêtre, qui transpire la nature par tous les pores, a été en fait complètement repeinte aux couleurs de l'homme, de son travail, de sa façon de vivre et d'exploiter la terre».*[68]

[68] Andrea FELICIONI. *Les constructions du territoire*. Le Visiteur n°3, 1997. p. 36.

Ainsi, ce qui pouvait apparaitre au premier coup d'œil comme emprunt de naturel se révèle plus complexe et construit à la deuxième lecture. On peut se demander alors si le passage répété dans un champ

formant un chemin, la plantation d'un arbre, la culture de terres entrent dans la catégorie de *paysage construit*, par opposition au *paysage naturel.*[69] Selon Andrea Felicioni, on peut définir comme naturel *« le paysage dont la forme est donnée par le relief, par l'eau, par la végétation, et par leurs combinaisons infinies. »*[70]. A l'inverse, une construction s'observe après une transformation de la nature : *« construire, c'est modifier le paysage naturel, manipuler le relief, l'eau et la végétation. Mais toutes les modifications apportées au paysage ne sont pas pour autant des constructions. Le simple acte de cueillir un fruit pour se nourrir ou de fouler l'herbe pour se déplacer est déjà une modification de la nature mais pas une construction (même s'il en est l'amorce […]). »*[71] . Andrea Felicioni distingue donc les modifications des constructions ; pour lui, on peut qualifier de construction tout acte précédé d'une intention claire d'apporter un changement au paysage naturel. Si l'on illustre cela en reprenant l'exemple ci-dessus, on peut distinguer l'herbe piétinée qui forme le chemin en tant que modification, du champ labouré ou de la plantation d'arbre qui serait un premier acte de construction : *« Nous appellerons donc construit tout paysage présentant des modifications intentionnelles de la nature ; et constructions ces modifications elles-mêmes. On voit clairement que cette définition comprendra, outre les constructions par excellence que sont les maisons, les cathédrales, les rues ou les ponts, des modifications plus discrètes, moins construites et apparemment plus naturelles : champs cultivés, plantations ou alignements d'arbres, lacs artificiels, terrassements, etc. […] Un arbre est un élément végétal, naturel ; un arbre planté par l'homme est une construction. La seconde condition n'exclut pas la première, elle l'enrichit. »*[72]

[69] *Ibid.* p. 37.

[70] *Ibid.* p. 38.

[71] *Ibid.* p. 38.

[72] *Ibid.* p. 38.

Par ailleurs, sur les notions de paysage naturel et construit, Andrea Felicioni y trouve aussi une alternative afin de réfuter la dichotomie entre la ville en tant qu'espace construit et de la campagne comme territoire naturel. Ainsi, il présente sept catégories de constructions que sont les délimitations, les voies, les conduites, les barrières, les parcelles, les accessoires et les édifices, qui ensembles, forment le territoire.

Une (re)définition du territoire

Pour commencer, il convient de s'interroger sur la notion plurivoque de territoire. Quel est-il ? Comment le définir ? Nous nous appuierons, dans un premier temps, sur deux définitions du territoire d'un point de vue géographique et historique. Dans *Territoires*, la géographe Maryvonne Le Berre le définit en ces mots : *« Le territoire peut être défini comme la portion de la surface terrestre, appropriée par un groupe social pour assurer sa reproduction et la satisfaction de ses besoins vitaux. C'est une entité spatiale, le lieu de vie du groupe, indissociable de ce dernier. »*[73]

[73] Maryvonne LE BERRE. *«Territoires»*, in Antoine BAILLY, Robert FERRAS, Denise PUMAIN. Paris, *Encyclopédie de géographie*. Economica, 1995.

L'historien Daniel Nordman, quant à lui, donne la définition suivante dans le *Dictionnaire de l'Ancien Régime*[74] : *« un territoire est un espace pensé, dominé, désigné. Il est un produit culturel au même titre qu'un paysage est une catégorie de la perception que l'homme choisit à l'intérieur d'ensembles encore indifférenciés »*. Il convient de noter que le terme *«espace»*, ayant longtemps été absent de la réflexion sur la territorialité, est à prendre avec quelques précautions.

[74] Lucien BÉLY. *Dictionnaire de l'Ancien Régime*. Paris, PUF, 1996.

Ainsi, et comme le précise Daniel Nordman, un territoire est appropriable, possède des limites matérialisées par des frontières et porte un nom. Ce n'est que récemment que la dimension environnementale entrera dans sa définition. Néanmoins, le territoire n'est pas une simple donnée, il résulte d'une action humaine et au-delà il peut donc être associé à une culture, une géographie et une histoire spécifique. Il n'y a pas *un* mais *des* territoires, ce qui explique sa richesse et sa complexité.

Ces deux définitions conduisent à une troisième où j'ajouterai la prise en compte de la tridimensionnalité du territoire, ne le limitant plus en terme de surface plane mais faisant de lui un objet vivant, au caractère mouvant, évolutif et insaisissable marqué par des évolutions permanentes à toutes les échelles. Le résultat est cette accumulation de strates qui constituent l'épaisseur mémorielle du territoire, qui, tout en contribuant incontestablement, à le façonner, reste pourtant invisible de toute cartographie dite classique. Et pour cause, le XXI^{e} siècle, constate le résultat de son principal artisan, l'Homme, œuvrant quotidiennement pour la modification de ces strates temporelles rendant plus complexe encore leur lecture et leur sauvegarde. A ce sujet, Philippe Descola parle d'*« un paysage naturel sur lequel les hommes viennent déposer un paysage culturel »*.[75]

[75] Philippe DESCOLA. *Par delà nature et culture*. Gallimard. 2005

Dans *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles, Frédérique Aït-Touati, Alexandra Arènes et Axelle Grégoire* questionnent justement

l'urgente nécessité de repenser la représentation du territoire obsolète dans un contexte de monde en plein bouleversement. On y lit *« la topographie n'est plus un référentiel stable car la terre elle-même n'est pas stable [...] Il faut donc abandonner l'idée même de territoire fixe »*[76] et *«l'homme est devenu une force géologique majeure qui transforme rapidement non seulement la composition chimique et physique de la Terre, mais aussi bouleverse les écosystèmes à un rythme tel que ceux-ci n'ont pas le temps de s'adapter. Il exploite les profondeurs, bouleverse les strates des temps, crée des strates de plastiques et de béton, façonne la terre comme sa machine ».*[77] Il convient donc de reconsidérer notre lecture du territoire, profondément, de gratter sa couche superficielle pour parvenir au résultat escompté : un palimpseste.

[76] Frédérique AÏT-TOUATI, Alexandra ARENES et Axelle GREGOIRE. *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles*. Editions B42, 2019. p. 25.

[77] *Ibid.* p. 29.

Le territoire et la notion de palimpseste.

Depuis l'arrivée de l'homme, le territoire n'a cessé d'être modifié pour améliorer ses conditions de vie et de travail, son rendement ou encore façonner son aspect. L'histoire est constituée de plusieurs sous-histoires, réécrites, redessinées, refaçonnées. Dans cette lignée, une métaphore évidente se crée avec les auteurs médiévaux grattant leur parchemin pour le réécrire. La trace de l'hypotexte subsiste rendant sa lecture possible à travers sa nouvelle version : l'hypertexte. Cette double lecture superposée donnant sa profondeur au parchemin serait applicable, comme André Corboz se plait à le rappeler dès le titre de son ouvrage aux villes et territoires qui seraient eux aussi une forme de palimpseste.[78] Ainsi, comme le souligne A. Corboz, le territoire n'est pas une donnée constituée par quelques paramètres, il résulte de l'enchevêtrement de plusieurs dimensions le rendant « hypercomplexe », et est indéniablement lié avec la question du temps. Dans *La description entre lecture et écriture*[79], il souligne : *«Trop de descriptions sont pensées en termes de surface au lieu de l'être en termes de réseaux »* et rappelle ici que le caractère bi-dimensionnel d'une surface n'est pas propice à la description du territoire. Pour lui, cela est un héritage direct du XIX[e] siècle et s'applique donc à une époque et un territoire donné mais ne peut en aucun cas transcrire, parmi d'autres thèmes, le multiculturalisme et la mobilité auxquels fait face notre société actuelle. Sébastien Marot, dans son introduction au *Territoire comme palimpseste* d'André Corboz, intitulée *Du Palimpseste à l'Hyperville*, met là encore en évidence la justesse des termes employées par A. Corboz : *« Ce qu'elles [les métaphores de palimpseste et d'hypertexte] engagent, chacune à leur façon, c'est l'assimilation du territoire ou de la ville à un support, un réservoir ou une matrice de textes. Le palimpseste et l'hypertexte, sans reliure ni brochure, creusent les deux dimensions de la page classique, pure surface d'inscription d'un texte unique, pour acquérir, l'un par filigrane, l'autre par intertextualité, une épaisseur. Leur qualité de « volumes » non reliés (c'est-à-dire non séquencés) en fait donc des modèles utiles pour envisager l'épaisseur irréductible du territoire […] »*[80].

Pour A. Corboz, la métaphore du palimpseste traduit le fait que le territoire est le résultat de *« divers processus »* qui font de lui un espace sans cesse renouvelé, remodelé. Il considère d'ailleurs que *« le territoire a une forme. Mieux, qu'il est une forme »*[81]. Cette forme est d'ailleurs construite par les différents acteurs du territoire, naturels ou non, tel que l'Homme qui modifient l'apparence du territoire en fonction des pratiques utilisées.

[78] André CORBOZ. *Le territoire comme palimpseste et autres essais*. Editions de l'Imprimeur, 1983. André Corboz propose deux métaphores pour parler du territoire: le palimpseste en 1983 et l'hypertexte en 1993.

[79] André CORBOZ. *« La description entre lecture et écriture »*. in André CORBOZ. *Le territoire comme palimpseste et autres essais*. Editions de l'Imprimeur, 1983.

[80] Sébastien MAROT. *« Du Palimpseste à l'Hyperville »*, 2001. in André CORBOZ. *Le Territoire comme Palimpseste et autres essais*. Editions de l'imprimeur, 2001. p. 14 à 15.

[81] André CORBOZ. « La description entre lecture et écriture ». in André CORBOZ. Le territoire comme palimpseste et autres essais. Editions de l'Imprimeur, 1983.

Smithson et la temporalité du territoire

Lorsque l'on parle de territoire, on peut distinguer deux types de conceptions, à la fois mentale - en lien avec l'imaginaire du concepteur mais également physique lorsqu'il s'agit de passer à l'étape de construction. Sur ce point, Robert Smithson, en particulier, a consacré une grande partie de sa démarche artistique à la représentation du site, en lien avec son épaisseur temporelle. Par exemple, s'inscrivant dans une démarche de land-artiste, il s'interroge sur la question du site dans ses projets *Sites non-sites*, réalisés à partir de 1968. Sur place, il récolte des matériaux significatifs du lieu: ce sont les sites. Les non-sites, eux, sont la transposition du site, dans un premier temps, dans l'espace d'exposition, que Smithson considère comme un no-man's land puis dans les sites eux-mêmes ; créant ainsi une sorte de mise en abyme. Dès lors, une dialectique se crée entre les non-sites, sorte de carte mentale du territoire et les sites transposés dans l'exposition par le biais de photographies, cartes etc. Il refuse de réduire un site à la simple bi-dimensionnalité d'une photographie ou d'une carte classique mais promeut son expérimentation ; les sites ne sont pas *« des portraits mimétiques en deux dimensions (comme le sont par exemple les tableaux de paysage pittoresque), mais des portraits logiques en trois dimensions des sites en question »*[82]. Il crée un aller-retour entre le contenu et le contenant de l'œuvre mettant ainsi en avant ses différentes dimensions, tout comme celles du territoire, indéniablement liées à des notions de temps et d'espaces. De la même façon, dans son essai A tour of the Monuments of Passaic, paru dans la revue Artforum en décembre 1967, il relate son voyage à Passaic, sa ville natale, une banlieue américaine située dans le New-Jersey. Il y décrit de manière poétique son trajet au travers de ce qu'il voit : paysages, infrastructures, bâtiments, ou, selon les mots de S. Marot, les lieux : *« les plus mornes et les plus dénaturés de cette vaste banlieue spectrale : aire de parking vides, zones industrielles en déshérence, carrière abandonnées, chantiers en souffrance, etc. »*[83] . Il constate que l'étalement suburbain et les constructions résultant du boom d'après-guerre, entre autres, ont contribués à la création d'un vaste paysage entropique. A travers ses mots, on ressent une impression de désordre, d'abandon, d'oubli. Pour palier à l'œuvre du temps, R. Smithson élève au rand de monuments des constructions vouées à disparaitre, ce que S. Marot regroupe sous les termes *« les signes ou les instruments de la dénaturation de ce paysage »*[84]. La question du temps occupe une place fondamentale pour R. Smithson : *« Si le futur est "passé de mode" et "suranné", alors j'étais bien allé dans le futur. […] Je suis absolument convaincu que le futur s'est perdu quelque part dans les dépotoirs du passé non-historique […] »*[85], il donne le sentiment de se livrer à une archéologie du passé sur les traces de son village natal, où il n'hésite pas à désigner comme monuments des

[82] Sébastien MAROT. *« Envisager les Hyperpaysages»*. in *Les Cahiers de l'école de Blois* n°12. *L'enseignement du Paysage*. Paris, Editions de La Villette, 2014.

[83] Sébastien MAROT. *L'Art de la Mémoire, le Territoire et l'Architecture*. Paris, Editions de la Villette, 2010. p. 62.

[84] *Ibid.* p. 68.

[85] Robert SMITHSON. *A tour of the Monuments of Passaic*. Artforum, Décembre 1967.

éléments emprunts de banalité, et ironiquement, voués à disparaitre, ce qui fait défaut au caractère pérenne des constructions habituellement qualifiées de monuments et faisant partie intégrante de la mémoire.



Robert SMITHSON. *Non site*. San Fransisco, 1969.



Robert SMITHSON. *A Non-Site*. Franklyn, New Jersey, 1968.

En disparaissant, les monuments de R. Smithson ne pourront plus témoigner du souvenir de la ville et des évènements associés. Il démontre ainsi, que tout élément, aussi anodin soit-il, apparient à la mémoire, l'idée et l'histoire du territoire, à l'image des éléments présentés dans la partie I. Il met également en évidence le rôle primordial de l'observateur dans sa manière de regarder le territoire dont découle le façonnement de ce dernier. Comme le souligne S. Marot dans *L'Art de la Mémoire, le Territoire et l'Architecture*, R. Smithson voit, dans la société post-industrielle occidentale, la source de développement d'une nouvelle forme de paysage et d'espace-temps. Le résultat est un tissu continu de paysages urbanisés et connectés.[86]

[86] Sébastien MAROT. *L'Art de la Mémoire, le Territoire et l'Architecture.* Paris, Editions de la Villette, 2010.













Extrait de Robert SMITHSON. *A tour of the Monuments of Passaic.* Artforum, Décembre 1967.

R. Smithson invente également le concept de ruines à l'envers pour décrire le paysage de Passaic : *« Ce panorama zéro semblait contenir des ruines à l'envers, c'est-à-dire : chaque nouvelle construction pouvant finalement être bâtie. C'est l'opposé de la « ruine romantique » car les bâtiments ne tombent pas en ruine après avoir été construits, mais plutôt s'élèvent en ruine avant d'être construits. Cette mise-en-scène* antiromantique suggère l'idée discréditée de temps et bien d'autres choses démodées. Mais les banlieues existent sans passé rationnel et hors des « grands événements » de l'histoire. Oh, peut-être qu'il y a quelques statues, une légende et une poignée de bricoles, mais pas de passé — seulement ce qui passe pour un futur. […] Passaic semble plein de « trous », comparé à New York, qui semble être bien solidement emballé serré, et ces trous sont d'une certaine façon les vides monumentaux qui définissent, involontairement, les souvenirs d'un ensemble abandonné de futurs»*[87]. S'inscrivant dans la réflexion conduite par Smithson, Sébastien Marot se demande si on pourrait également envisager un projet de paysage *« comme un non-site on-site, c'est-à-dire comme un portail logique en trois dimensions d'un site donnée, mais réalisé à même ce site. »*[88] En effet, au-delà de sa réflexion, R. Smithson, avec ses Sites-non sites et sa démarche artistique en générale, présente une nouvelle représentation du territoire qui traduit sa complexité et son épaisseur mémorielle. En outre, son approche du territoire met en lumière le délaissement que subissent les régions suburbaines tout en étant un sujet majeur du développement aujourd'hui. Loin d'offrir simplement une description poétique d'un territoire en déclin, R. Smithson semble questionner la manière de le représenter. Il propose ici une représentation visuelle au travers de mots et fragments photographiques : *« l'artiste fait œuvre d'une représentation in visu, en montrant au passage comment la déréliction de la suburbia tient peut être aussi, justement à la pauvreté des outils ordinaires dont on se sert pour la lire, et auxquels elle finit par ressembler […] »*[89]. Ainsi, les non sites seraient une première tentative d'approfondir la représentation de la suburbia.

[87] Robert SMITHSON. *A tour of the Monuments of Passaic.* Artforum, Décembre 1967.

[88] Sébastien MAROT. *L'Art de la Mémoire, le Territoire et l'Architecture.* Paris, Editions de la Villette, 2010.

[89] *Ibid.* p. 80.

- 2 -

Agriculture et mémoire, concomitance d'une disparition

Après avoir proposé une redéfinition du territoire au travers des ses diverses dimensions, nous conduisant à conclure au caractère obsolète de sa définition classique, nous nous intéresserons ici à la question de l'agriculture – en tant que berceau de la formation des territoires - et son lien direct avec la mémoire. Pour cela, nous nous pencherons sur deux phénomènes conjoints, l'industrialisation de l'agriculture d'une part qui individualise la société au détriment de la mémoire collective ; à laquelle s'ajoute, d'autre part l'urbanisation qui aggrave d'autant plus le déclin de la mémoire collective en repoussant les frontières de l'agriculture. Nous développerons ces deux idées conjointement dans la partie suivante.



Film *"Home"*, Elzevir Films. Lamar, Colorado.

Au commencement : l'agriculture, vers une industrialisation du territoire

L'agriculture, en proie à l'urbanisation

« C'est l'agriculture qui a formé les paysages et les territoires. Avant l'agriculture était à la base de tout : de la société, du fonctionnement d'un village. C'était rythmé par les saisons agricoles et les temps forts comme les moissons. Ce qui faisait les temps fort aussi c'est quand la batteuse venait, c'est quand on tuait le cochon, c'était tous les jours à la fruitière pour peser le lait. C'était la vie agricole quoi ! Aujourd'hui, on est passés à une agriculture commerciale ou intensive, on produit pour vendre. A l'origine, on produisait pour suffire à sa famille, on échangeait éventuellement des produits qu'on n'avait pas, c'était une agriculture de subsistance du coup tout le monde était agriculteur. »[90]

[90] Sébastien PINGET, 29 ans. Habitant de Rosses, agriculteur à Cranves-Sales.

A l'aube du XIXe siècle, les riches paysans et ingénieurs - attitrés par les nouvelles pratiques agricoles - veulent s'affranchir des coutumes collectives propres au Moyen-âge pour ne plus pratiquer - en lien avec leur communauté locale - une agriculture de subsistance mais passer à une économie de marché. Les communaux sont privatisés, le système de gestion des sociétés rurales est ainsi démantelé. Les manœuvres quittent les communautés pour les manufactures. L'exode rural est massif. C'est la genèse de la révolution industrielle. Jusqu'à cette dernière, l'essentiel des richesses provient de l'agriculture. Dès 1830, on assiste à un bouleversement des transports et énergies fossiles utilisées. Le chemin de fer, en particulier, provoquera, une véritable évolution en projetant sur le devant de la scène des villes autrefois restreintes, à l'image d'Annemasse – et sa périphérie qui en subit les conséquences - qui devient un carrefour au milieu des voies, puisant son attractivité dans la proximité du territoire suisse. Parmi ses multiples conséquences également, l'agriculture, la société et l'environnement se retrouvent fortement impactés, comme nous l'avons vu, entre autres, avec l'exemple du tram en première partie. On assiste aussi à une spécialisation des régions dans la production de certains produits, dépendant de leurs avantages comparatifs.

Il faudra attendre la seconde moitié du XXe siècle pour que l'agriculture connaisse à son tour une industrialisation - très tardive par rapport aux autres secteurs de l'économie -, provoquée par les guerres mondiales. En effet, des conflits mondiaux résultent

des pénuries alimentaires associées à des rationnements draconiens. C'est ce phénomène, associé à l'industrie de guerre, qui va propulser l'industrialisation de l'agriculture. On relève, en effet, un recyclage quasiment permanent des technologies de guerre au sein de l'agriculture. A cela se sont ajoutées des politiques acculant les agriculteurs à adapter leurs pratiques et modes de vie. On procède à des remembrements notoires, on abandonne des terrains trop petits pour favoriser les grandes plaines. On organise un système d'endettement des paysans, on favorise une pratique agricole adaptée aux machines et aux engrais. Ainsi, dans la plupart des pays où elle est mise en œuvre, la productivité par travailleur va être multipliée par 100. Il en résulte une simplification des paysages, que S. Marot décrit en ces termes : « *on produit des paysages en deux dimensions d'une planitude extraordinaire, sans épaisseur, sans volume, architecturalement » nuls ».*[91] Au-delà, on note une perte des pratiques collectives et l'individualisation de l'agriculture. Avec l'essor de la mécanisation, l'entraide se substitue aux machines et les mémoires sensorielles associées à la mémoire collective disparaissent au fil du temps.

[91] Cours de Sébastien MAROT. *Taking the Country's side, agriculture and architecture.* relatif à l'exposition de la triennale de Milan de 2019, la publication du livre éponyme, l'exposition organisée au sein d'Archizoom à l'EPFL.

Cette révolution agricole va entrainer en parallèle un désintérêt vis-à-vis de la main d'œuvre, qui va être contrainte de se rediriger vers des emplois dans l'industrie. Cela a contribué à une concentration de cette dernière autour des pôles industriels et à un développement massif des logements en lien avec la croissance économiques exponentielle des Trente Glorieuses. Si ce phénomène est bien responsable de la déruralisation[92] qu'ont connues les campagnes françaises à partir des années 1950, ce n'est pas le cas pour la campagne en périphérie des secteurs à forte dynamique industrielle. Celles-ci connaîtront un développement considérable dicté par la dynamique économique de leur territoire.

[92] Désigne le phénomène de dépeuplement progressif des campagnes.

La campagne à vocation agricole que l'on connait, subissant déjà une profonde mutation qui l'isole de plus en plus du reste de la société, se voit dans le même temps petit à petit remplacée par une campagne résidentielle supprimant de surcroit le souvenir lié à ces pratiques et traditions. Ce deuxième phénomène constitue un élément marquant, qui s'ajoute à la disparition de sa mémoire collective.

- 3 -

Cranves-Sales, révélateur d'un phénomène universel

« Je ne reconnais plus Cranves-Sales, ça a énormément changé mais pas en bien ! C'est passé d'un village très rural, campagnard, ancien à tout un modernisme, les voies piétonnières, les voies cyclables, les poteaux en bois qui sont tout le long de la route de Rosses, les immeubles qui poussent partout... Je traverse Cranves mais je n'y trouve plus la beauté, le caractère de ce que c'était par le passé. Cranves va devenir une ville-dortoir. J'ai vécu à Paris pendant 40 ans, on était les uns sur les autres, les uns à côté des autres, je suis parti à cause de cela mais on retrouve aussi ça maintenant ici. »

Patrick Condevaux

« Au chef-lieu, où il y a les immeubles c'était notre ferme, et puis la maison d'habitation qui était en face de l'église. Ça fait bizarre quand on démoli une maison où tu es né dedans. »

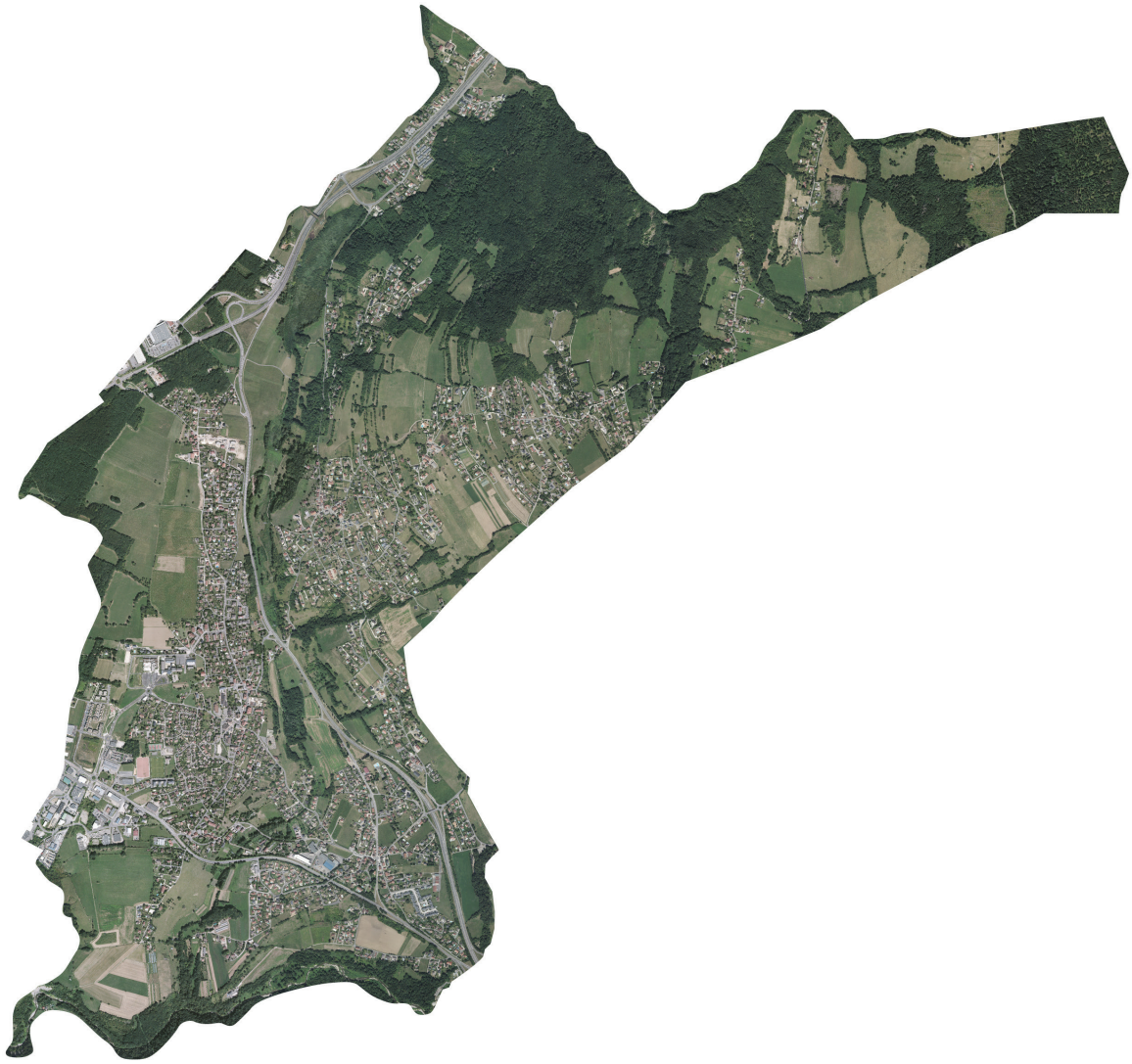
Marie Contat

« L'aménagement du territoire s'organise aujourd'hui à partir du centre-ville, la campagne n'est plus que l'espace de loisir des urbains en mal de verdure. »

Collectif alimentaire pour un Borly autrement, journal du CABA, 2018.

« Autant l'évolution qu'il y a eu entre les années 1960 et 1980, était progressive, ça faisait petit à petit sur plein de niveaux, mais je trouve que de 80 à 2020, c'est exponentiel les transformations qu'il y a pu avoir. L'explosion de population, les constructions. Je me souviens quand j'étais petite. Quand je sortais de l'école, tu montais à gauche et là les maisons c'était tout collé, jusqu'en bas et tu avais un bistrot dans le coin où tous les jeunes se retrouvaient. C'est vrai que ce coin là, quand ils ont tout rasé, ça a fait bizarre, ça faisait tout drôle ».

Sylvie Contat



Cranves-Sales, Orthophotos 2018

Un regard tourné vers la campagne



John STERNFELD, *McLean*, Virginia, December 1978.

La notion d'urbanisme, souvent attribuée à Cerda, apparait dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Née sous la poussée de l'exode rurale conduisant à l'explosion des villes, elle désigne l'art de gérer leur extension démesurée plus que l'art de les construire. Depuis, l'urbanisme a largement prospéré sur une évacuation de la campagne et de la question rurale des problématiques contemporaines. Si l'on regarde en arrière, l'urbanisation n'a fait que progresser depuis l'aube de la révolution industrielle et paraissait inévitable. D'un autre côté, si l'on se tourne vers le futur et ses questions environnementales latentes, cette même urbanisation globale du monde parait improbable voire impossible entrainant par la même une sorte de fin de l'histoire. A la fois inévitable et impossible, S. Marot voit un résumé de cette situation *schizophrénique*[93] dans la photographie de 1978 par Joel Sternfeld. Dans le contexte global actuel, plus de 50% des gens sont des urbains bien que les villes et territoires urbains occupent seulement 2% des surfaces continentales. Ainsi, après s'être focalisés sur les villes et métropoles, on observe aujourd'hui et depuis quelques décennies, une nouvelle tendance tournée vers le « reste », les campagnes, ou ce que S. Marot regrouperait sous le terme de *« countryside »*. En effet, la saturation à laquelle les villes font face suppose la nécessité d'une importante renégociation du rural et de l'urbain dans les années à venir. Cette tendance serait également motivée par l'impasse environnementale actuelle, qui exige de reconnecter

[93] Terme employé par Sébastien MAROT dans son cours et livre *Taking the Country's side, agriculture and architecture.*

fondamentalement les disciplines éloignées et pourtant jumelles de l'agriculture et l'architecture - nées conjointement au cours de révolution néolithique - et de repenser ainsi la relation ville-campagne. De la même manière, il existe une géméllité certaine entre la création des villes et une forme d'intensification dans les pratiques de production agricole. Pour S. Marot, il existe un phénomène autocatalytique qui fait que sédentarisation, domestication, construction d'un territoire et culture vont de pair.

Cela nous conduit en toute logique à un retour au cas de Cranves-Sales, véritable illustration de cette tendance.

Cranves-Sales, reflet de rupture mémorielle

—

Cranves-Sales, située en périphérie d'Annemasse, à quelques pas de l'agglomération genevoise, s'inscrit dans la région transfrontalière du Grand Genève. Cette proximité associée à la période des Trente Glorieuses (1945-1973) provoque une explosion des villes au profit de la campagne environnante et une transformation profonde de la région Haute-Savoie qui passe d'un territoire rural et naturel à dominance montagneuse et agricole à l'un des plus dynamique de France,[94] accueillant chaque année plus de 12'000 nouveaux habitants. La pression exercée pour la construction de logements, commerces, infrastructures de transport est énorme et rendue d'autant plus complexe par un taux de foncier constructible très faible.

Dès la deuxième moitié du XXème siècle et jusqu'à aujourd'hui, la politique menée s'est focalisée sur l'habitat et la voirie au détriment quasi-total de toute considération historique et patrimoniale. La commune connait ainsi une évolution démographique significative. Affichant de faibles fluctuations jusqu'à la fin des années 1960, sa population va quasiment quadrupler en 30 ans[95]. L'inflation démographique sera particulièrement marquée de 1980 à 1986 ; en cause, la réalisation du quartier de « Vert-village », un ensemble de 150 habitations mitoyennes qui engendreront l'arrivée de 800 habitants. En tant que première étape cruciale dans le processus de développement, ce projet a évidement marqué les esprits ; en premier lieu par le contraste visuel évident entre l'étendu de champ à perte de vue et la poussée de villas sur une étendue de 10 ha mais aussi par les conséquences qu'il a entrainé, notamment d'un point de vue agricole. A la place de ce lotissement se trouvait une ferme, ses dépendances et ses terres. Bien que l'augmentation démographique associée au développement massif du grand Genève ait avéré le bien fondé de telles réalisation, la prise en compte du patrimoine et sa préservation ne faisait pas parti des objectifs. Ainsi, une habitante se souvient des raisons qui ont à l'époque poussé son frère, agriculteur, à stopper son exploitation:

[94] Entre 2008 et 2020, 2 350 hectares agricoles ont été artificialisés. Au début des années 2000, sur l'ensemble du département de la Haute-Savoie, on consomme 450 hectares de terres zonées agricoles par an. Aujourd'hui, le chiffre est passé en-dessous des 200 hectares par an, résultat de l'application documents d'urbanismes de plus en plus strictes. Chiffres issus de la Direction Départementale des Territoires (DDT) de Haute-Savoie. Rapport « Base de données occupation du sol », publié en Décembre 2019. https://www.haute-savoie.gouv.fr/content/oad/27703/166453/file/NOT_OCS_2008_2015-1.pdf

[95] La commune passe de 1'296 habitants en 1968 à 4'473 recensés en 1999.

« Mes parents exploitaient la ferme Soquet, juste là. Après mes parents sont décédés. Mon frère a continué jusqu'au point où il n'a plus pu. Ça n'a pas été une volonté de partir travailler en ville mais une obligation parce qu'il y avait plus de terrains disponibles. Bon nous on n'avait pas très grand en tant que propriétaire mais on exploitait aussi de la location. Alors du coup, ce qui l'a déterminé à arrêter c'était la construction du Vert-village. […] c'était en 1979 peut-être. On avait des vaches et il fallait aller sur la route pour pouvoir descendre dans les prés et tout ça en même temps que les gens qui allaient travailler, c'était plus possible. Avec des gens qui commençaient à 8h à Annemasse, on se trouvait dehors avec nos vaches pour aller au parc, c'était plus possible. Ça bloquait la circulation. Et puis l'exploitation appartenait à une personne de La Roche-sur-Foron, qui a été sollicitée par les promoteurs et puis ça s'est construit et donc il y a fallut arrêter. […] Alors mon frère est parti travailler en ville. »[96]

[96] Extrait du témoignage de Michelle Guebey.

Déjà ancrée dans les années 1980, la problématique du foncier ne cesse de s'actualiser. Les exploitations agricoles restantes subissent de front une pression urbaine féroce contraignant leur activité proportionnellement aux infrastructures développées. Il en résulte une nécessité contrainte d'adapter les pratiques pourtant ancestrales, la circulation du bétail par exemple, comme souligné dans le témoignage, est affectée, comme celle du matériel. Les conflits d'usages et différents de voisinage se multiplient censurant progressivement la mémoire sensorielle liée à la pratique agricole. Le son des cloches des vaches, le chant du coq, l'odeur de l'épandage, le bruit des tracteurs deviennent autant de sources de conflit qui noient progressivement les agriculteurs dans un environnement de plus en plus hostile. Ce processus est lié à l'accroissement d'un phénomène de mitage du territoire, conséquence directe sur la pratique agricole. Les terres exploitées par les agriculteurs sont morcelées, dispersées sur une surface de plus en plus étendue. L'étude, dans la première partie, de la route de Rosses, démontre le passage d'une plaine entièrement agricole, source de mémoire collective intense, à un agrégat de lotissements pavillonnaires individualistes. Les quelques terrains agricoles restant en 1981 ainsi que les deux parcelles actuelles sont encadrées de toute part par les logements et laissent présager des problèmes de nuisances évoqués plus haut. Bien qu'aujourd'hui distanciées, les disciplines de l'architecture et de l'agriculture - et par extension les domaines de l'urbanisation et du territoire - n'en restent pas moins liées.



Comparaison d'un orthophoto de 1950 - 1965, avant réalisation du projet de « Vert-Village » et actuelle avec mise en évidence de l'étalement urbain résultant de la création du lotissement dans les années 1980.

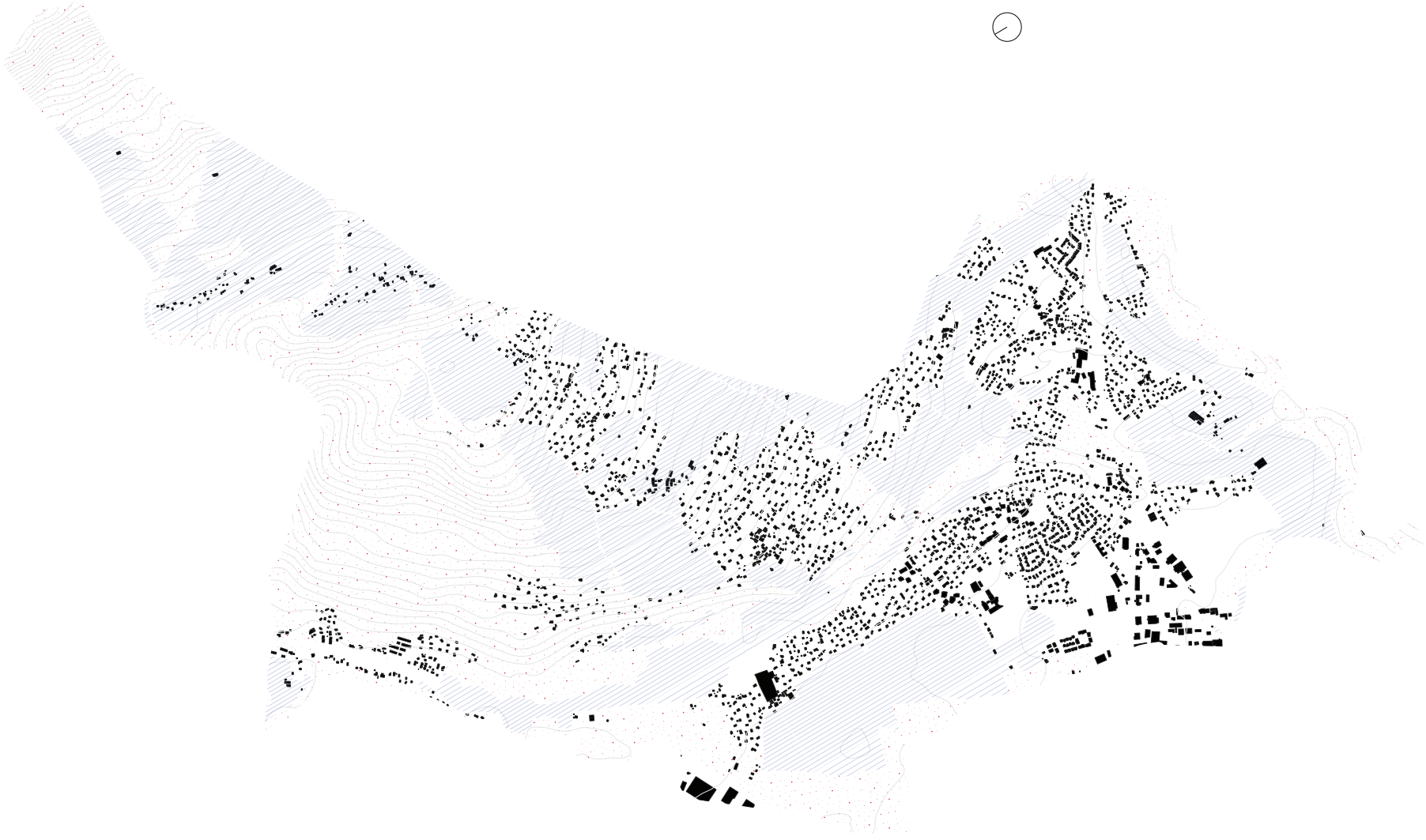




C'est l'action de l'architecture, conjointe à celle de l'urbanisme qui contribue à faire reculer la pratique agricole. En transformant les villes, l'agriculture, et plus largement le territoire, se retrouvent modifiés. En observant la cartographie actuelle des zones forestières, agricoles et bâties, on observe peu de parcelles restantes libres pour accueillir de nouvelles constructions. La consommation de terres agricoles apparait comme inévitable face à la disparition des pratiques de défrichages autrefois courante pour libérer des surfaces de construction.

Ci-contre
Cartographie des zones agricoles, forestières et bâties de Cranves-Sales, 2018














427. - LA BERGUE








En 2003, un article paru dans le journal Le Messager s'intitule *« un développement urbain à tout crins peut faire tout craindre »*[97]. On y questionne le développement de Cranves-Sales - qui s'inscrit, en particulier depuis les années 1970, dans une politique de *« construction horizontale et l'extensibilité de la zone industrielle »* - mais aussi des considérations relatives au patrimoine. A l'époque déjà, on est confronté à certaines limites ainsi qu'aux craintes des habitants qui expriment leur inquiétude face à cette urbanisation de masse à l'image de Jean-François Brunier, boulanger : *« j'attends aussi de ce village qui grandit beaucoup qu'il reste un village afin de préserver la qualité de vie. […] j'espère que le village ne s'urbanisera pas trop quand même. ».*

[97] Pierre-André JARILLOT. *« Un développement urbain à tout crins peut faire tout craindre».* Le Messager, Jeudi 4 décembre 2003. p. 12-13.

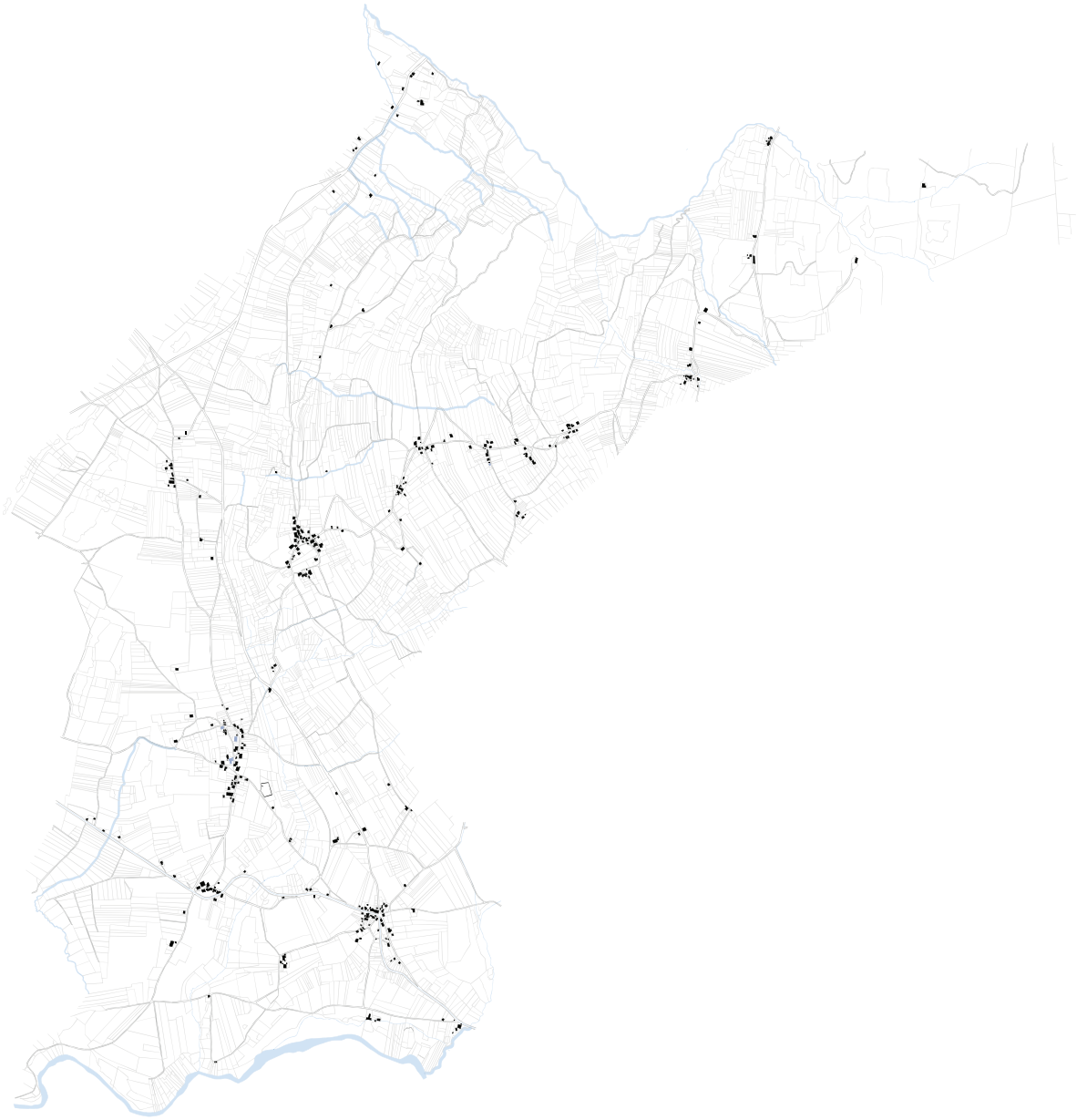
« Je suis né ici. C'est un endroit où je me plaisais bien. C'était la vie de campagne, les travaux des champs… Mon père possédait une petite exploitation. Les gens se connaissaient tous. Il y avait une vie communale. Aujourd'hui les choses ont changé, cela n'empêche pas de conserver des liens profonds. »

Louis Gerdil, collectionneur de cartes postales

« Ce n'est plus le village d'antan. Même s'il faut se mettre au diapason, on est parfois nostalgique à en pleurer. Il reste bien quelques fidèles vieux clients et les enfants pour acheter les bonbons mais le village a changé. Auparavant, c'était une famille, aujourd'hui c'est comme en ville, chacun pour soi. Difficile d'en parler, ce n'est que regret ».

Antoinette Hendgen, épicière au hameau de Lossy

Une récurrence relevée dans les différents témoignages est l'importance du caractère collectif de la vie passée, l'atmosphère familiale, la proximité entre les habitants que l'on retrouve dans les mémoires de chacun. De la même façon, dans le monde agricole, le matériel et les ouvriers passent initialement d'une ferme à l'autre et les services rendus sont mutuels, puis débute le déclin. Il convient ici de s'interroger sur les effets de l'urbanisation, non pas cette fois-ci sur le territoire mais sur un aspect social de la société. Avec l'industrialisation d'une part et l'urbanisation d'autre part, c'est l'organisation toute entière du hameau de Rosses, par exemple, qui est révisée. D'un côté, chacun s'appareille et mécanise son exploitation, la rendant ainsi de moins en moins dépendante d'une mémoire collective de l'entraide ; de l'autre les terres agricoles s'urbanisent, les exploitations diminuent et leur tènement se morcelle. L'urbanisation est, de ce fait, directement liée à l'individualisation, qui se traduit littéralement dans le paysage au travers du mode de vie des habitants ; rares sont les habitations ne s'enfermant pas derrière une haie ou une palissade. Un exemple significatif est l'ancienne gare de la Bergue. Pourtant empreinte d'une mémoire collective indiscutable, il parait aujourd'hui paradoxal de l'observer dissimulée derrière une haie. Ainsi, en rompant avec la mémoire sensorielle d'une pratique collective ou d'un mode de vie collectif fortement ancrés, on constate une première épaisseur de rupture mémorielle.



Années 1900



2019



Cellard J. , Bron. Archives départementales de la Haute-Savoie, 13 Fi 2293

Vue aerienne du chef-lieu.1956-1962. *Cranves-Sales.*

Vue aerienne du chef-lieu. 2020. *Cranves-Sales.*



Extrait Google Earth. 2020



Cellard J. , Bron. Archives départementales de la Haute-Savoie, 13 Fi 2293

Vue aerienne du chef-lieu avec les Voirons en arrière-plan.1956-1962. *Cranves-Sales.*

Vue aerienne du chef-lieu avec les Voirons en arrière-plan. 2020. *Cranves-Sales.*



Extrait Google Earth. 2020

On peut observer en comparant le plan cadastrale des années 1900 à celui d'aujourd'hui qu'un étalement urbain conséquent s'est produit à partir du bâti existant dans chacun des hameaux vers une conquête progressive des espaces intermédiaires. Il en résulte un réseau de connexions à l'échelle de la commune. L'urbanisation a reliée les hameaux isolés.

Par ailleurs, au travers des études cadastrales réalisées en première partie, à trois époques, on note, en premier lieu, des subdivisions parcellaires. Le cadastre revêt une importance fondamentale dans son rôle de *« limitation non matérielle qui légifère l'acte de construire »*[98] ou comme Andrea Felicioni le définit en tant que construction horizontale appropriée et réorganisée par l'Homme. Du cadastre et de la parcelle découle la notion de propriété. La matérialisation par des clôtures, haies, murs peut être lue comme une affirmation et une délimitation de la propriété créant par conséquent, une limitation du territoire. Là encore, route de Rosses, le paysage a été profondément remodelé suite au développement de multiples lotissements de résidences individuelles, et subdivisé par toutes les matérialisations de propriété. Interrogée à propos du développement de la route de Rosses, Sylvie Contat livre un témoignage singulier dépeignant une mémoire sensorielle : *« Je me souviens avoir été à l'école, quand il y avait pas toutes ces maisons; j'allais à l'école en vélo. Il commençait à y en avoir mais il y avait pas tout ça. Quand tu rentrais de Cranves en vélo, et qu'il y avait la bise , à l'époque je peux te dire qu'il fallait pédaler. Là maintenant t'es protégé. »*

La route de Rosses a fait l'objet d'un réaménagement total. On ressent une certaine nostalgie pour la ruralité du précédent tracé ombragé. La mémoire collective d'un lieu ne s'exprime donc pas uniquement au travers de ses constructions architecturales mais plus largement par tout élément, naturel ou non, contribuant à créer cet ensemble harmonieux et propice à un sentiment de bien être. Ces arbres, qui *« ont toujours été là »* étaient des membres à part entière du paysage. Ils sont le souvenir d'une promenade en vélo avec ses camarades sur la route poussiéreuse pour certain, celui d'une balade en été à discuter à l'abri du soleil pour d'autres. On se souvient des premières fleurs au printemps, des feuilles sur la route en automne. En ce lieu, c'est toute une mémoire sensorielle qui se lie à la mémoire corporelle. On s'y sentait bien, inconsciemment les récepteurs sensoriels faisaient leur travail d'archivage. C'est alors que des années plus tard, confrontés à un élément activant notre mémoire, nous pouvons prendre conscience de l'origine de ce ressenti nouveau.

Le nouveau projet de route adopté par la mairie ayant opté pour l'abattage de tous les arbres bordant le tracé d'une piste cyclable, on constate une rupture paysagère et mémorielle qui contribue au sentiment de mal-être - parfois inconscient - des habitants. Et pour cause, les arbres centenaires se caractérisaient pas leur forte identité. Malgré tout, le souvenir ancré de la plaine de Rosses reste celui de l'espace naturel et agricole verdoyant qu'elle

[98] Frédérique AÏT-TOUATI, Alexandra ARENES et Axelle GREGOIRE. *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles*. Editions B42, 2019. p. 68.

a été pendant des années. Dans *Terra forma*, est décrit un nouveau modèle partant du sol comme épaisseur et matière vivante, l'arbre est redéfini et considéré comme un point de vie ; nous éclairant sur son épaisseur: *« Schème structurel, il possède une capacité exploratrice qui lui offre la possibilité de se développer dans toutes les directions de l'espace, et d'intégrer en sus la quatrième dimension, celle du temps. Mémoire en mouvement, il capte, trace et encode des données sur le sol et sur les conditions climatiques. C'est un marqueur environnemental et un être palimpseste. L'arbre, dans un mouvement de mue inversée (le vivant recouvre le mort), intègre sa mémoire (organique) autant qu'il garde trace de son déplacement. En tant qu'écosystème, il combine les échelles par réitération de développement fractal. Espace, temps, échelle : l'arbre offre à notre modèle un système de référence alternatif et induit une nouvelle spatialité. »*[99]

[99] *Ibid.* p. 49.

D'autre part le lavoir et le pèse-lait sont des exemples significatifs quant à l'impact de l'urbanisation. Pouvant, certes, paraitre anodins, il sont néanmoins révélateurs d'une dimension à la fois collective et individuelle de la mémoire. Les réactions de chacun face à leur altération puis démolition témoignent également de l'importance de l'expérience personnelle en lien avec ces éléments. Ainsi des personnes habitant le même quartier ont des relations totalement différentes voire opposées avec le lavoir: il est presque insignifiant pour certains, évocateur de souvenirs pour d'autres. On relève notamment un certain détachement de la part de générations ne l'ayant connu que sous la forme d'un arrêt de bus improvisé. On peut supposer que l'absence de l'utilisation du lavoir et ainsi de souvenirs et de mémoire lui étant reliés crée un sentiment de désintérêt. En revanche, on note la présence d'une croix, à côté du pèse-lait, qui a toujours fait l'objet d'un effort de préservation : *« je me rappelle de mon temps, je l'ai déjà vue se déplacer deux fois »*[100]. Le contraste évident entre le devoir de préservation d'un symbole religieux face à un élément de culture populaire prête à sourire.

[100] Extrait du témoignage de Denis THOMAS.

Le sol, complètement redéfini à l'emplacement de l'ancien lavoir et du pèse-lait, contribue à rompre la continuité paysagère, une récurrence constatée lors de grands projets de réaménagement du territoire. Ici, toute la voirie est redéfinie, on ne cherche pas à rapiécer le nouveau et l'existant mais on rase pour reconstruire, on uniformise ; créant ainsi une première épaisseur de rupture mémorielle. Au-delà de la modification du tissus en inadéquation avec le site, l'urbanisation, en grignotant progressivement la mémoire, modifie les habitudes qui deviennent plus individuelles. A l'instar du lavoir comme bassin public, on aurait pu imaginer créer une laverie commune assurant l'accès aux machines à l'ensemble des familles. En réalité, lorsqu'il s'agit de capitalisme, on pousse la population à s'individualiser, à privatiser un service autrefois public. Ainsi, l'urbanisation et le capitalisme présentés positivement avec les termes d'expansion et de progrès jouent un double rôle en modifiant le mode de vie – à la fois physiquement sur l'espace du village mais aussi mentalement sur les habitudes.





Souvent oublié, la modification du sol est généralement l'élément à l'origine du sentiment de malaise ressenti face à un nouveau projet. Nous avons tendance à nous focaliser sur les réalisations hors sol (maisons, immeubles…) qui s'imposent par leur évidence. Pourtant, la modification profonde ou non du sol et la perte de ses qualités est souvent plus traumatisante. Pour exemple, les photographies ci-contre, avant-après, illustrent le projet de logements collectifs réalisés à une centaine de mètres de l'ancien emplacement du lavoir, cause de la redéfinition de la route.

Certes, l'atmosphère bucolique a disparu au profit de logements génériques sans qualité évidente, mais d'autre part, c'est la rupture de la continuité paysagère qui révèle une couche de rupture mémorielle. Ici, la topographie est entièrement modifiée, on ne se contente pas de niveler le sol pour assurer l'accès aux nouveaux bâtiments ; on vient créer un paysage entièrement artificiel d'ondulations. Par-dessus cette nouvelle couche de rupture mémorielle, on construit des logements génériques, une architecture de catalogue qui rompt avec la singularité propre à chaque ville ou village pour n'en faire qu'un exemple supplémentaire de cette tendance à l'homogénéisation, l'uniformisation et au nivellement du territoire, le rendant aspécifique et l'appauvrissant de ses strates mémorielles.

On constate aujourd'hui un phénomène récent d'opposition de l'opinion publique, qui semble être de plus en plus réticente au processus d'artificialisation des sols. Peut-on y voir une non acceptation de la disparition de la mémoire ou une prise de conscience environnementale ? Le combat n'est-il pas le même ? A Cranves-Sales, un projet, visant à étendre une zone industrielle et commerciale existante en urbanisant 20 hectares de terres agricoles[101], illustre parfaitement cette situation. Opposés au projet, un mouvement de citoyens et agriculteurs, s'organise[102]. On y dénote un sentiment de saturation face une politique désuète voire obsolète ne prenant pas en considération la complexité du territoire. Cette surface faisant l'objet de réflexions depuis de nombreuses années[103], est perçue comme un résidu « libre » à fort potentiel dans une région relativement saturée. La qualification de « libre » ou « vierge » par les différents acteurs – qui ne voient pas vraiment en delà de l'aspect financier – est révélatrice des réflexions en lien avec le paysage construit évoquées en début de partie. La vision, relativement bi-dimensionnelle du territoire et de son sol fait ignorer sa dimension historique et mémorielle. En effet, exploitées par l'agriculture depuis des milliers d'années, ces surfaces dénommées communaux de Borly possède une épaisseur mémorielle tangible. Derrière cette exploitation agricole, se cachent des siècles d'histoire liés avec la pratique des communaux, héritée du Moyen-âge. Au-delà du système féodal, les communs désignent à la fois les territoires mais aussi des ensembles d'usages et coutumes non-écrits qui avaient une très grande place dans la vie des communautés ; une dimension sensorielle à ne pas négliger dans le développement du territoire. En bétonnant et imperméabilisant 20 hectares de terres agricoles, on rompt irréversiblement avec des siècles de mémoire de pratiques agricoles emprunts de partage et de collectivité. Le sol, en tant que constituant à part entière du territoire, il convient de réfléchir habillement à son exploitation. Le sol n'est pas un corps flexible pouvant revenir à son état initial, comme souligne encore le collectif mobilisé : *« La terre agricole est un potentiel qui, une fois bétonné, disparait à jamais. L'année internationale des sols en 2015 a mis en lumière l'importance de cette ressource dans la pérennité de nos territoires. […] L'agriculture est une activité non délocalisable d'où la nécessité de préserver les espaces. »*[104]

[101] Sur le total de 20 ha, 8ha seront destinés à la construction immobilière et 12ha à une zone artisanale.

[102] le Collectif Alimentaire pour un Borly Autrement (CABA)

[103] En 1995, un projet autoroutier transchablaisien est planifié et déjà annulé grâce à la pression de l'opinion publique. En 2003, c'est un projet de centre hospitalier qui sera finalement réalisé ailleurs.

[104] Extrait du journal du CABA *« Projet de pole agricole de proximité d'agglomération d'Annemasse. Borly II – vers un projet différent »*, p. 4.



Comparaison entre le site actuel et le projet planifié à Borly (Cranves-Sales) : urbanisisation de 20 ha de terres agricoles.



CONCLUSION

[105] Frédérique AÏT-TOUATI, Alexandra ARENES et Axelle GREGOIRE. *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles*. Editions B42, 2019. p. 18.

[106] Sébastien MAROT. *L'Art de la Mémoire, le Territoire et l'Architecture.* Paris, Editions de la Villette, 2010. p. 131.

[107] Frédérique AÏT-TOUATI, Alexandra ARENES et Axelle GREGOIRE. *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles*. Editions B42, 2019. p. 170.

Par cet énoncé théorique, nous avons tenté d'appréhender un territoire rural en proie à l'urbanisation en l'étudiant au travers des couches mémorielles constituant quatre de ses fragments. Nous y avons lu différentes strates résultant d'époques, pratiques, modes de vies et sociétés distincts. Partant de témoignages emprunts d'une mémoire collective, individuelle, sensorielle, corporelle ; l'histoire, les images et anecdotes, au-delà de leur rapport avec un territoire particulier – Cranves-Sales –, prennent une nouvelle dimension lorsqu'ils évoquent chez chacun un village natal, un lieu de vacances, ou tout autre lieu et histoire. Ils rapprochent de souvenirs personnels vécus ailleurs. Par sa position en tant que périphérie urbaine marquée par le ballet quotidien de travailleurs frontaliers, la ville de Cranves-Sales - puisqu'il convient maintenant de l'appeler ainsi – se positionne comme un exemple illustrant un processus devenu norme au XXIe siècle : une urbanisation non-maîtrisée provoquant des ruptures mémorielles profondes.

Le regard s'est tourné vers la campagne, vers le périurbain, vers les larges étendues qu'il proposait encore alors que les villes saturent. Un souffle d'air frais dans la tête des divers acteurs - maires, promoteurs, urbanistes, architectes - parfois dépourvus de toute formation adéquate, qui ont vu dans la campagne une page vierge idéale pour y développer la même chose qu'ailleurs, un prototype réplicable, sans prise en considération aucune du territoire, de ses enjeux, de son histoire, de ses habitants, de son épaisseur temporelle et mémorielle. Etalement urbain, logements génériques, architecture de catalogue sont les nouveaux outils privilégiés pour construire plus grand, plus haut, plus étendu, plus irréfléchi. On uniformise, lisse, nivèle le territoire, le rendant progressivement aspécifique.

Que ce soit par le biais de l'effacement d'un patrimoine sensoriel, la fin d'une pratique collective, l'érosion des traditions, le recul d'un métier autrefois norme, la rupture paysagère engendrée par une modification du sol ou de ses éléments paysagers, la disparition de symboles de vie populaire quotidienne, la rupture mémorielle engendrée se lit au travers de différentes couches. Le mal-être ressenti, de plus en plus partagé, retranscrit au sein du comportement de chacun, provoque de nouveaux mouvements d'opposition de l'opinion publique.

Après ces observations, ils convient de reconsidérer notre lecture du territoire. *« Le sol est infini dans sa stratification »*[105] lit-on dans *Terra Forma*, doit on cartographier ses strates ? *« Le siècle n'est plus à l'extension des villes mais à l'approfondissement des territoires »*[106] nous dit Sébastien Marot , doit on d'avantage porter notre attention sur les sous-sols et l'invisible ? Dans tous les cas, c'est en commençant par considérer le territoire comme prémices du projet puis en le redéfinissant parallèlement à son épaisseur mémorielle que nous parviendrons peut être à une nouvelle lecture appropriée : *« Comme l'organisme, le territoire possède un ADN, une mémoire où est encodée une masse d'informations identitaires, de traces et d'empreintes. Cette masse peut être laissée inerte , enfouie sous toujours davantage de ruines, ou être au contraire activée. Le degré d'habitabilité des territoires se mesure désormais bien souvent à la capacité qu'ont les habitants de rendre cette mémoire vive. Mémoire qui, comme la nôtre, est en grande partie produite, bricolée, hybridée. »*[107]

BIBLIOGRAPHIE

Frédérique AÏT-TOUATI, Alexandra ARENES et Axelle GREGOIRE. *Terra Forma, manuel de cartographies potentielles.* Editions B42, 2019.

André CORBOZ. *Le territoire comme palimpseste et autres essais*. Editions de l'Imprimeur, 1983.

Andrea FELICIONI. *Les constructions du territoire*. Le Visiteur n°3, 1997.

Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *En petit train et en images, D'Annemasse à Samoëns et Sixt, L'histoire du CEN.* Editions du Mont, 2008.

Louis GERDIL, Gilbert TARONI. *Images d'autrefois, Annemasse et ses environs.* Editions du Mont, 2005.

Maurice HALBWACHS. *La mémoire collective.* Edition critique établie par Gerard Namer. Albin Michel, 1997.

Maurice HALBWACHS. *Les cadres sociaux de la mémoire.* Paris, Edition Albin Michel, 1925.

Edward T. HALL. *La dimension Cachée*. Paris, Editions Points, 2014.

Garrett HARDIN. *La tragedie des communaux.* 1968.

Denis HOLLIER. *La prise de la concorde, Les dimanches de la vie. Essais sur Georges Bataille.* Gallimard, 1974.

Victor HUGO. *Guerre aux démolisseurs.* Paris : Editions Allia, 2019.

Sophie LACROIX. *Ruine*. Paris : Editions de La Villette, 2008.

Jean-Yves MARIOTTE, Henri BAUD, Jean-Bernard CHALLAMEL, Alain GUERRIER. *Histoire des communes savoyardes, Le Faucigny.* Horvath, 1981.

Sébastien MAROT. *L'Art de la Mémoire, le Territoire et l'Architecture.* Paris, Editions de la Villette, 2010.

Sébastien MAROT. *« Du Palimpseste à l'Hyperville»*, 2001. in André CORBOZ. *Le Territoire comme Palimpseste et autres essais.* Editions de l'imprimeur, 2001.

Sébastien MAROT. *Taking the Country's side, agriculture and architecture.* Lisbon Architecture Triennale, Poligrapha, 2019.

Thérèse PERRIERE. *Une vie à aimer*. Atelier Sanda Roven, 2007.

Paul RICOEUR. *La Mémoire, L'Histoire, L'Oubli.* Paris, Editions Points. 2003.

Gabriele SCHWAB. *Haunting Legacies, violent histories and transgenerational trauma*. New York, Columbia University Press, 2010.

Robert SMITHSON. *A tour of the Monuments of Passaic*. Artforum, Décembre, 1967.

Syndicat d'études du Genevois Haut-Savoyard. *Schéma de Cohérence Territoriale (SCoT) de la Région d'Annemasse, des Voirons au Salève*, en vigueur depuis 2007.

Frances YATES. *L'Art de la Mémoire*. trad. fr. Daniel Arasse, Gallimard, 1975.

Sitographie

Le temps archives. *Archives de la Gazette de Lausanne et du Journal de Genève.* [Consulté le 30 Décembre 2020]. URL : https://www.letempsarchives.ch/

*Chambre d'Agriculture Savoie-Mont-Blanc. [*Consulté le 4 Janvier 2021]. URL : https://extranet-savoie-mont-blanc.chambres-agriculture.fr/

Département de la Haute-Savoie. [Consulté le 12 Octobre 2020]. URL : https://www.hautesavoie.fr/

La Salévienne, Société Savante d'Histoire Régionale. [Consulté le 20 Octobre 2020]. URL : https://www.la-salevienne.org/

Collectif Alimentaire pour un Borly Autrement. [Consulté le 6 Janvier 2021]. URL : https://alternativeborly.wordpress.com/

Ecomusée Paysalp. [Consulté le 20 Octobre 2020]. URL : http://www.paysalp.fr/

Services de l'Etat en Haute-Savoie. [Consulté le 4 Janvier 2021]. URL : https://www.haute-savoie.gouv.fr/Politiques-publiques/La-Haute-Savoie/Territoire/Occupation-du-sol

Geoportail. [Consulté le 20 Octobre 2020]. URL : https://www.geoportail.gouv.fr/

Institut National de l'Information Géographique et Forestière. [Consulté le 1er Janvier 2021]. URL : https://remonterletemps.ign.fr/

Archives départementales de Haute-Savoie. [Consulté le 14 Octobre 2020]. URL : http://archives.hautesavoie.fr/

Mairie de Cranves-Sales. [Consulté le 20 Octobre 2020]. URL : https://www.cranves-sales.fr/

Autre

Archives personnelles des habitants: articles de presse, bulletins communaux, photographie etc.

2021, Manon Pinget
Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne

Ce document est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution (CC BY https://creativecommons.org/licenses/by/4.0).
Les contenus provenant de sources externes ne sont pas soumis à la licence CC BY et leur utilisation nécessite l'autorisation de leurs auteurs.

